

011165

LES-AMIS-DE-LA POLOGNE



REVUE
MENSUELLE
RÉDACTEUR EN CHEF :
Rosa BAILLY

REDACTION et ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (v°)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

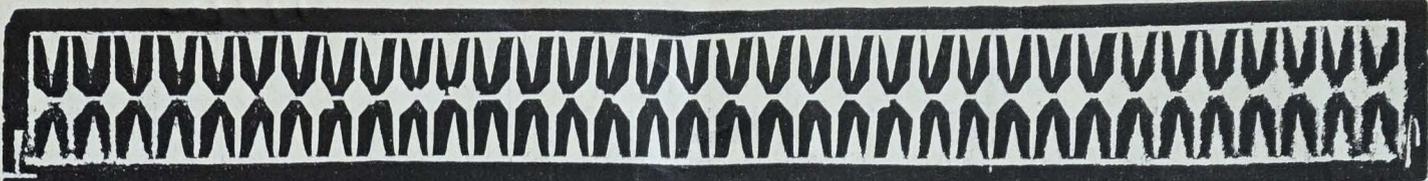
Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

La Contrition d'Assise : JOZEF WITTLIN. — *Un peu de statistique*. — *Quelques aspects du Problème Germano-Polonais*. — *Charles Stryjenski* : GEORGES WARCHALOWSKI. — *L'Art Polonais*. — *Czenstochowa* : ROSA BAILLY. — *Souvenirs d'un Révolutionnaire*. — *Pèlerinage Polonais* : LADISLAS REYMONT. — *Varsovie* : A. JOBERT. — *Les Réfugiés Polonais dans le Haut-Rhin* : C. LAPLATTE. — *Morskie Oko* : ODE DE CHATEAUVIEUX-LEBEL. — *L'Action des Amis de la Pologne*.



LA VACHE MALADE
par Kulisiewicz



La Contrition d'Assise

Ah ! que d'argent j'ai dû quêter
Pour entreprendre ce voyage
Aux temples de la Pauvreté !

En ces lieux, chantre séraphique,
Chaque grain de sable te loue :
Change donc en pierre ou en brique
Nos cœurs plus durs que le caillou.

Les sleepings de la terre entière
Amènent lords et miladies
Baiser avec cérémonies
Les mains de ta sœur, la Misère.

Et tout près de l'obscur place
Où gît ton saint corps indigent,
On sert des gâteaux et des glaces
Sur de riches plateaux d'argent.

Oh ! que tes larmes sont plus fraîches
Et plus savoureux tes croûtons !
Entendons-nous ce que tu prêches,
Ventre vide, aux ventres gloutons ?

A l'endroit même où, sous ta main,
Les oiseaux s'ébattaient en foule,
Le cuisinier, pour nos festins,
Saigne ton humble sœur, la poule.

Nos insolentes vanités
S'affublent des plus fins tissus,
Là même où tu courais tout nu,
Fils du marchand de nouveautés.

Loups cruels, ivres de vengeance,
Des autres nous voulons la peau,
Quand toi, tu sus faire alliance
Avec la Bête de Gubbio.

O tendre et immortel patron
De tous ceux qui rçoivent sur la gueule,
— Honnie soit la Muse bégueule !... —
Rends-nous la douceur du pigeon !

Et que tes paumes où ruisselle
Le sang des stigmates divins
Scellent une paix éternelle
Entre le monde et les humains.

Jozef WITTLIN.

(Traduit par Paul Cazin).



UNE COUR A WILNO, RUE DES TARTARES

par B. Jamont

Un peu de Statistique

La Pologne possède 12 villes qui comptent chacune plus de cent mille habitants. Ce sont :

Varsovie : 1.052.000 âmes (la 10^{me} ville d'Europe sous le rapport de la population).

Lodz, la ville des tissages : 581.000.

Léopol : 241.000.

Poznan : 236.000.

Cracovie : 205.000.

Wilno : 198.000.

Katowice : 124.000.

Krolewska-Huta : 115.000.

Bydgoszcz : 114.000.

Lublin : 112.000.

Czenstochowa : 109.000.

Sosnowiec : 106.000.

Sosnowiec, Dombrowa et Bendzin, dans la région minière, ne font guère qu'une seule grande cité, comptant 175.000 habitants.

A mesure que le pays s'industrialise, les villes s'accroissent. Varsovie ne comptait en 1860 que 175.000 habitants ! Lodz 28.000 seulement, Poznan 51.000, Czenstochowa 9.000, Krolewska-Huta 1000 ! En soixante-dix ans, la population a décuplé.

Pendant la grande guerre sont tombés plus d'un demi-million de soldats polonais...

Près de deux millions d'édifices de tout genre ont été détruits en Pologne. Les belligérants ont fait sauter 2.460 ponts, représentant une longueur de 40 kilomètres.

Plus d'un million de travailleurs agricoles furent déportés en Russie. Près de 5 millions d'hectares restèrent en friche.

Les occupants détruisirent les installations industrielles, enlevèrent les machines, moteurs, courroies de transmission dans la proportion de 98 %.

Que de ruines la Pologne renaissante eut à relever !



Souvenirs d'un Révolutionnaire

Les hommes d'action ne sont pas toujours des écrivains. La Pologne a cette chance exceptionnelle qu'un des hommes qui ont compté le plus dans ses destinées lui laisse une œuvre écrite où elle le retrouvera tel qu'il est, sans fard, sans les couleurs des louanges officielles ou de la polémique.

La Collection polonaise, que dirige chez Malfère le Commandant Teslar, nous donne la traduction des mémoires du révolutionnaire Joseph Pilsudski. Ces mémoires sont intitulés « Biboula » du mot qui désignait, en polonais, les brochures et les tracts de propagande illégale. Ces papiers, dangereux comme des explosifs, il fallait leur faire traverser des frontières gardées avec d'incroyables précautions. Seuls pouvaient y réussir des hommes possédant des nerfs à toute épreuve. Au début du volume, un curieux et vivant tableau de la zone frontière nous est présenté avec ce sens du réel qui est une des qualités à la fois du chef et de l'écrivain chez Pilsudski (1).

Les frontières russes sont toujours sur le pied de guerre. Bien plus la guerre y règne en permanence, une vraie guerre, avec cliquetis d'armes, coups de feu, embuscades, ruses de guerre, et ce qu'il y a de plus triste, perte de vies humaines. Dans cette lutte, d'un côté, on trouve le gouvernement, de l'autre, tout ce qui, en Russie, s'adonne à la contrebande. Il ne faut pas croire que cette contrebande ne comprenne que des objets que j'appellerai politiques. Pas du tout. Ce sont surtout des marchandises d'un usage courant : alcool, cigares, dentelles, pendules, produits chimiques, etc., en un mot, des objets fabriqués à l'étranger et surchargés par le gouvernement de taxes élevées. Dans cette inondation de contrebande courante, la contrebande politique constitue pour le moment une faible part, et ce n'est que dans les derniers temps que l'attention du gouvernement à son égard s'est faite plus active ; il ne lui applique pas d'ailleurs de nouveaux

procédés d'interdiction et la lutte contre la biboula ne diffère pas de la lutte contre le cigare ou la pièce d'indienne.

Quel est donc le vainqueur dans cette guerre ? Les nombres cités dans le précédent chapitre prouvent que, cette fois, ce n'est pas le plus fort qui est victorieux. Mais comment cela se produit-il ? Je suppose que ceux qui ne sont pas bien au courant des conditions régnant dans les confins s'imaginent que tout se passe comme je l'ai cru un moment, au cours de la nuit que j'ai passée sur la route longeant la frontière. En pensant aux transports de biboula, je voyais comme dans un songe, des glissements furtifs à travers les bois, j'assistais à des rencontres inopinées de gardes-frontières et à d'autres apparitions analogues rappelant plus ou moins les contes de Cooper ou de Mayne-Reid.

Mais il suffit de séjourner quelque temps dans les confins pour se défaire de tout ce romantisme. Quant à moi, il ne m'a pas fallu longtemps.

... J'ai rencontré journellement beaucoup de contrebandiers qui allaient quotidiennement en Prusse et se chargeaient des affaires de leurs concitoyens. La Prusse est bien un Etat étranger, séparé de l'empire des tsars par une double ligne de gardes-frontières, mais elle s'est infiltrée quand même dans les possessions russes, en réduisant à néant la notion d'un Etat strictement délimité. C'est bien la Russie, mais sous bien des rapports, c'est aussi la Prusse... Bah ! Ce n'est pas seulement la Prusse. En causant avec les paysans des environs, j'ai appris qu'ils connaissaient beaucoup mieux l'Amérique que leur pays natal. Beaucoup de paysans lithuaniens ignoraient complètement Wilno ou Kowno, et même le chef-lieu de leur district, Rosienie ; mais par contre plus d'un m'a fait la description de New-York ou de Chicago, de la traversée maritime et des conditions de travail qui existent dans les fabriques et dans les mines américaines. Chaque fois, je demandais à mon paysan s'il lui avait fallu un passeport pour quitter le pays et régulièrement, en guise de réponse, il haussait dédaigneusement les épaules comme pour dire : « Qui s'occuperait là-bas de pareilles insanités ? »

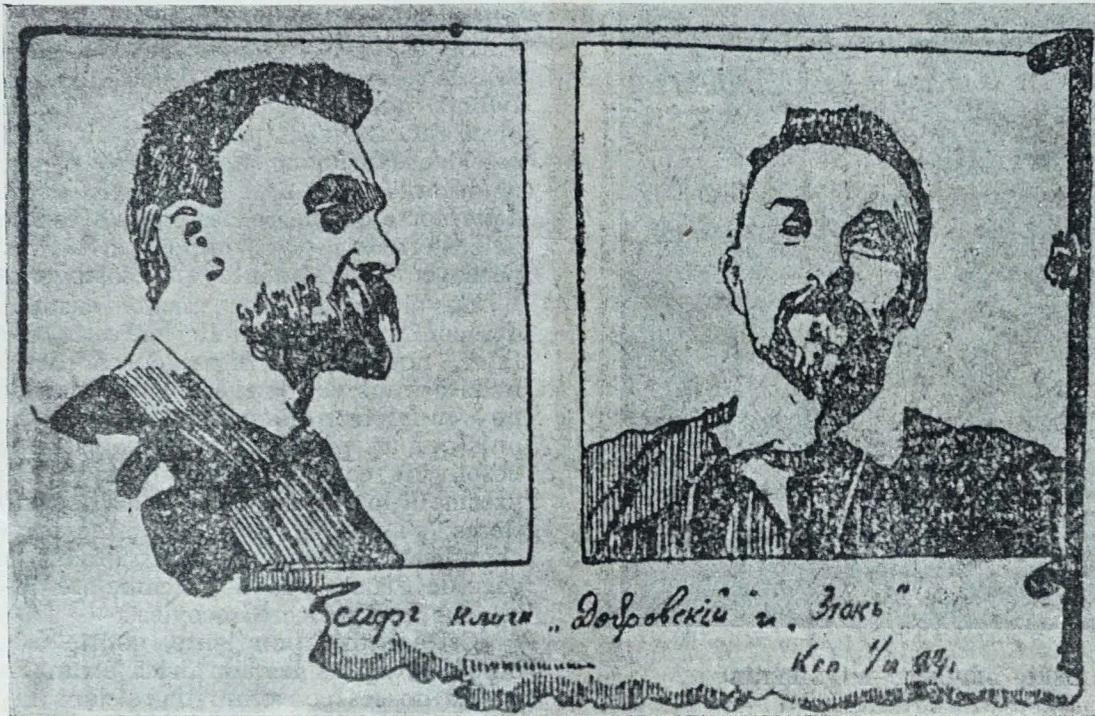
(1) Les mémoires ont été écrits en 1903. Traduits en français par le L^t C^t Ch. Jèze et le C^t J. A. Teslar. Editions Malfère, rue Hautefeuille.

Donc même dans ce cas, la frontière avec ses passeports, ses taxes, ses ennuis, n'existait pas pour ces gens-là.

Plus tard, au cours de mes pérégrinations, j'ai visité la frontière en divers points. J'ai séjourné sur les frontières prussienne et autrichienne et partout, soit sur les points où elle est constituée par un cours d'eau, soit sur ceux où s'élèvent des villes, grandes ou petites, où s'étendent des territoires boisés, à faible densité de population, partout, j'ai constaté cette disparition de la frontière, pour les habitants des confins, et cette habitude d'en prendre à son aise avec les règlements, ces règlements sévères, qui diffèrent à peine des consignes de guerre, en vigueur sur la frontière.

Cette généralisation de procédés illégaux, toutes ces infractions, menues certes, mais épidémiques, sans cesse renouvelées, ont créé une solidarité d'un certain genre entre les habitants des confins. Il existe entre eux une sorte de complot permanent, bien qu'inorganisé et tacite, qui oblige les gens à se solidariser contre la loi et contre ceux qui surveillent la frontière. Il va de soi que cette solidarité facilite énormément la guerre contre les « verts ».

... Rien n'efface plus la frontière, rien ne contribue plus à créer dans les confins une mentalité internationale, que l'entente qui s'établit entre les verts et les contrebandiers, ainsi que le passage continu des soldats dans le camp des conspirateurs.



PILSUDSKI, D'APRÈS UN DOCUMENT DE LA POLICE RUSSE

Tout d'abord, les « verts » (1), comme les habitants des confins, savent parfaitement que, passés les poteaux frontières, les marchandises sont moins chères ou de meilleure qualité. Il est souvent plus facile de trouver un bon artisan ou un bon médecin au delà du cordon et quand, ce qui arrive assez souvent, il existe de l'autre côté de la frontière, une ville d'une certaine importance, il est facile d'y trouver des commodités et des distractions qu'on ne trouve pas de ce côté. Naturellement, serait bien bête celui qui n'en profiterait pas. Aussi chaque soldat vert ne se fait pas faute d'en profiter et même d'en profiter plus largement que l'habitant moyen des confins, puisqu'il est sûr de l'impunité en sa qualité de gardien de la loi.

(1) Agents du tzar, ainsi surnommés à cause de la couleur de leurs uniformes.

Ensuite, parmi les verts fleurit, comme d'ailleurs chez les fonctionnaires russes en général, une sorte d'entente systématique avec la population environnante, entente qu'un excellent satiriste russe Tchchedrine, a appelée le complément obligé et le correctif de l'autocratie et qui repose sur le pot de vin et la vénalité. En russe, les bureaux des douanes s'appellent des tamozni. Un juif, à qui l'on demandait ce que signifiait ce mot, cligna des yeux d'un air malin et expliqua aussitôt que « tamoznia » provenait philologiquement des deux mots polonais « tam mozna » (là on peut).

Et en effet, là on peut ! Les taxes élevées, les formalités fastidieuses longues et coûteuses qui accompagnent les opérations douanières, les traitements relativement maigres des fonctionnaires, la généralisation du pot de vin en Russie, y créent une situation telle que les intéressés exercent une



PILSUDSKI, DÉPORTÉ EN SIBÉRIE

forte pression sur les employés des douanes en exploitant leur vénalité et cette pression, pour les verts, est irrésistible. Cela fait que le nombre de gens veillant à l'application des lois de frontière diminue tandis que celui des conspirateurs augmente.

Le simple pioupiou vert, le soldat, s'entend avec le contrebandier et l'aide même à transporter la contrebande ; il va jusqu'à donner en gage son propre fusil. Le douanier conspire avec les expéditeurs, en leur facilitant les formalités douanières ou en fermant les yeux sur les fausses déclarations.

L'officier de garde-frontière fait le commerce des objets de contrebande et à chaque pas on tombe sur un « vert » qui se livre lui-même à la contrebande pour son propre compte et en fait ainsi un métier.

Tout cela doit entraîner forcément pour eux une certaine dépendance de leur entourage qui, comme nous l'avons vu ci-dessus, se livre en totalité, sans exception et continuellement, à la contrebande. Cette dépendance est encore plus sensible dans les relations des verts avec les habitants des confins.

Ces relations facilitent beaucoup la conclusion des affaires ; aussi les habitants font volontiers connaissance avec les verts et les obligent soit en les régaland, soit en leur faisant des politesses ou de petits présents qu'ils ne sauraient refuser. En un mot, ils exploitent tous les côtés faibles possibles des gardiens de la loi et de l'ordre, si bien que les contrebandiers de profession, comme les occasionnels, se les assimilent et les obligent sinon à collaborer avec eux, du moins à fermer les yeux sur leurs violations de la frontière.

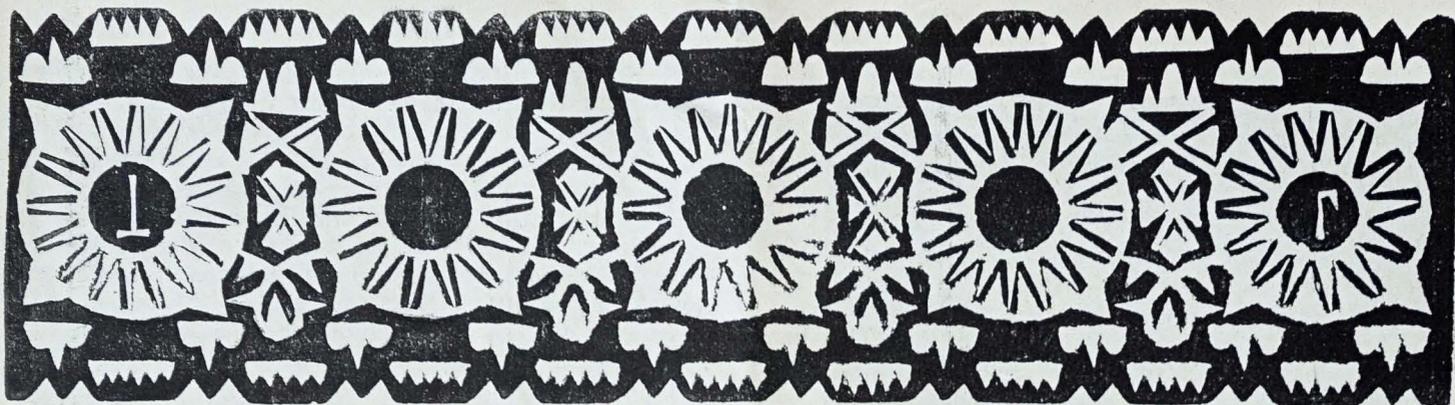
Si les verts, ainsi organisés ou... désorganisés, sont le rocher sur lequel repose la défense de la frontière, il faut avouer que ce rocher est bien fragile et branlant. Ce n'est pas du granit, mais une pierre calcaire sans consistance, rongée par les facteurs de désorganisation de la vie dans les confins, comme cette sorte de pierre l'est par le vent et les vagues. Elle s'effrite, se décompose et se dissout, livrant passage aux éléments qui l'attaquent.

Ces éléments désorganisateurs sont la population des confins avec laquelle les verts, ne sachant que faire, nouent des intelligences. Cette population, nous l'avons vu, dans la satisfaction de ses besoins, ne s'inquiète nullement de la frontière. Aussi, depuis que les publications illégales sont devenues un besoin de cette population, la règle générale qui préside à la vie des confins, la disparition des frontières, s'applique à elles comme aux autres marchandises. Elles passent aussi facilement qu'un cigare de Prusse ou que la camelote de Vienne achetée sur le Rynek à Cracovie.

Cette infiltration lente, goutte à goutte, de la biboula, depuis les librairies étrangères jusqu'aux mains de ses consommateurs dans la Pologne tsariste, explique la possibilité d'existence d'une certaine partie de la biboula, consommée annuellement, c'est la plus petite. Néanmoins, il est évident que ce mode élémentaire et lent d'infiltration ne peut suffire aux organisations qui ont besoin de dizaines de mille exemplaires, ce qui exige un afflux constant. Enfin, ce régime de gouttelettes, même nombreuses, ne peut être érigé en système, car il ne peut être dirigé et régularisé comme on pourrait le faire pour un torrent permanent. Il n'est pas douteux néanmoins que l'effacement de la frontière, décrit plus haut, donne de grandes facilités pour le passage, précisément, de ce torrent de biboula.

Un proverbe russe expressif dit : « Où il y a de la boue, surgit un diable ». Les conditions qui règnent aux frontières sont justement cette boue et les diables sont les ennemis de l'Etat qui y peuvent perpétrer leurs coups avec une certaine facilité.





Charles STRYJENSKI

C'est dans la plénitude d'une vie féconde, à l'âge de 46 ans, et après une courte maladie, que vient de disparaître — à Cracovie — en cette fin de décembre 1932, Charles Stryjenski, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Varsovie, architecte et artiste-décorateur talentueux, pédagogue estimé, animateur irremplaçable de la vie artistique en Pologne.

Son nom n'est pas inconnu en France. Neveu de Casimir Stryjenski, l'historien et le distingué écrivain qui, fils d'un émigrant polonais, s'était fait naturaliser Français, il avait pour père l'éminent et vénérable architecte cracovien, Thadée Stryjenski qui présida de longues années l'Association des Amis de la France, en est actuellement président honoraire, et qui fut véritablement un ambassadeur spirituel de la culture française en Pologne.

Après avoir terminé ses études d'architecture à Zürich — études qu'il paracheva ensuite à Paris — Charles Stryjenski ne s'attela pas d'emblée à un travail professionnel, mais, enthousiasmé par le mouvement de renaissance artistique dont Cracovie, l'antique capitale spirituelle, était alors le siège, il entra en contact étroit avec un groupe d'artistes de ses amis et, entraîné par la fougue irrésistible de la jeunesse, se complut à jeter des bases nouvelles pour un art vraiment national. Il consacra à cette œuvre vingt années de son existence et rendit à l'art polonais des services inappréciables. Hélas ! une mort prématurée vient d'ouvrir une lacune qu'il sera difficile de combler.

Cracovie, puis Zakopane, Varsovie enfin, furent les lieux d'élection de son activité sans cesse renouvelée. Les « Ateliers Cracoviens » apparurent comme la réalisation pratique du mouvement conçu vers 1901 au sein de la Société pour l'« Art polonais appliqué » ; Stryjenski en fut l'un des organisateurs et en devint ensuite le directeur. L'action malheureusement trop brève de la Société se fit pourtant fortement sentir sur la façon rationnelle de concevoir les métiers artistiques et donna de fructueux résultats dans les domaines du tissage,

de l'ébénisterie, du travail sur bois et sur métaux, du batik, de l'industrie du jouet, etc... La méthode originale qui y était propagée, méthode consistant à susciter, à développer et à exploiter le sens décoratif chez les enfants et dans la jeunesse — sens non oblitéré encore par une mauvaise école — et à assoier fortement la composition sur la technique et sur les matières ouvrées, fut ensuite appliquée par Stryjenski à l'« Ecole des industries du bois » de Zakopane dont il avait été nommé directeur et qu'il réorganisa complètement. Malgré l'astreinte de ces travaux pédagogiques et expérimentaux, Stryjenski trouva le temps de mener à bien des éditions d'art de haute valeur et d'élaborer de nombreux projets architectoniques. L'obtention du premier prix au concours pour un plan d'aménagement urbain de Zakopane, la célèbre station climatique et le centre sportif des montagnes polonaises de la Tatra, fut le couronnement de ces derniers travaux. Ce plan, conçu à une échelle vraiment européenne et marqué au coin d'une brillante originalité, gagne de jour en jour des adhérents et malgré maints obstacles a bien des chances d'être réalisé.

Ayant acquis à Cracovie une forte notion de ses devoirs vis-à-vis de la culture de l'art polonais, cherchant toujours pour son œuvre une expression nouvelle et originale, Stryjenski est attiré avec le temps par le charme des Tatry, des montagnards et de l'art populaire ; il s'installe à Zakopane, se donne tout entier à la station et y devient une silhouette familière, un personnage aimé, actif dans tous les domaines : sport, architecture, vie communale, vie de société. Il dirige son école à la perfection, bâtit des villas, élève des tremplins de skis, multiplie les abris de montagne, érige un mausolée magnifique à la mémoire du poète Jean Kasprowicz, élabore de vastes plans pour la création d'un Parc National, pour l'extension du tourisme ; pour la constitution de coopératives. Zakopane et les montagnards parlent à son âme par leur poésie, leur musique populaire, le charme de l'architecture et de l'ornementation, par leur patois original,



CHARLES STRYJENSKI

leur tempérament, leur sens de la liberté. Il est pris à ce point que la force lui manque pour se séparer de ce beau pays. Nommé professeur à l'Académie de Varsovie il ne s'y sent qu'hôte de passage, rêve de Zakopane, et ne regrette pas deux nuits d'insomnie dans un train bondé pour passer un jour au sein de ses montagnes aimées ; il désire même à sa mort y être enterré, la face tournée vers les sommets.

En 1925, comme directeur de l'école de Zakopane, il prit part, dans le Pavillon Polonais, à l'Exposition Internationale des Arts décoratifs de Paris. On sait ce que fut cette exposition pour l'art polonais : un genre d'examen brillamment passé, une révélation pour le monde artistique, l'avènement de la Pologne au mouvement décoratif moderne. Et cet avènement est dû à la fraîcheur des idées, à l'originalité des formes et de la couleur affirmant la vigueur de la race. Les méthodes polonaises d'enseignement, exposées au Grand-Palais, sont restées ancrées dans la mémoire des visiteurs. L'école de Stryjenski connut là un très vif succès. On admira spécialement les dessins, les gravures sur bois, les figurines sculptées en bois et en pierre. Par ailleurs, à l'Esplanade des Invalides, on remarqua l'originalité de la curieuse Maissonnette polonaise édiflée par Stryjenski, tandis qu'au Pavillon Polonais (au Cours-la-Reine) les beaux meubles en chêne du

hall de réception — hall rehaussé d'admirables panneaux décoratifs de Sophie Stryjenska — forçaient l'admiration par leur simplicité, leurs style vigoureux et leur caractère purement polonais.

Mentionnons ici que l'artiste géniale que nous venons d'évoquer était la femme de Stryjenski. Il l'avait épousée en 1916. Le commerce avec cette célèbre artiste, le culte qu'il eut pour son talent en voie de continuel perfectionnement, influèrent sans nul doute sur sa compréhension de l'art. Signalons aussi que la mort de Stryjenski fait trois malheureux orphelins.

Peu après l'exposition de Paris, Charles Stryjenski fut nommé, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, professeur à l'école des Beaux-Arts à Varsovie (école qui est aujourd'hui Académie). Presque jusqu'à sa mort, il y enseigna la sculpture architecturale et dirigea l'atelier des travaux sur métal.

A Varsovie comme à Zakopane, on n'eut garde de permettre le moindre repos à une personnalité aussi remarquable, alliant une culture profonde à un goût très fin et à un jugement éclairé, possédant le don de l'organisation avec le sens des responsabilités sociales, s'avérant en tout et toujours un enthousiaste. Stryjenski devait être de toutes les entreprises artistiques, prendre sa part dans toutes les organisations ; il était partout le bienvenu, partout on prodiguait son audace et son énergie, partout on trouvait en lui l'homme de bonne volonté et de bon conseil, de conseil éclairé. Il fut président du « Club artistique » qu'il réorganisa, où il arrangea des expositions et des conférences de haut intérêt ; il fut curateur de l'Entr'aide des étudiants de l'Académie, fondateur de la « Forme », société de jeunes sculpteurs ; il dépensa encore son inlassable activité dans l'« Ordre », société qui, à partir de 1926, devint le foyer et le centre des créations et travaux d'art industriel appliqué ; il était membre de la société pour la propagande de l'art polonais à l'étranger, et fut enfin l'un des principaux organisateurs de l'Institut pour la propagation de l'art, institut fondé il y a deux ans et qui fit élever, d'après ses plans, au centre même de la ville, un pavillon de l'art dont on lui offrit la direction. Sous cette direction énergique et avisée l'Institut devint vite le plus important Salon d'art et de culture de la capitale. Un grand nombre d'expositions, de concerts et de conférences de toute première valeur (entre autres les conférences en langue française prononcées par les éminents critiques d'art de Paris : MM. André Salmon et Waldemar George) contribuèrent à créer à l'Institut une chaude atmosphère d'animation et de jeunesse et firent de Stryjenski un personnage extrêmement populaire et, dirai-je même, indispensable. Aussi, aujourd'hui qu'il n'est plus parmi nous, une vive appréhension envahit-elle le monde des artistes et des amis de l'art, et non seulement ceux-là qui s'intéressent à l'art plastique. Les compositeurs, les poètes considéraient Stryjenski comme un des leurs et savaient qu'on pouvait toujours compter sur son concours, si grande était sa sensibilité, sa compréhension de la musique, de la poésie, des lettres.

En dehors de sa culture, de son expérience propre, Stryjenski avait une intuition artistique innée

qui le dirigeait sûrement. Il était un custode de la beauté, il savait la vérité que recèle l'art populaire, cet art qui est à la base même de l'art polonais. Il avait le cerveau et le cœur ouverts à tout ce qui était nouveau ou même en voie d'expérimentation, pourvu que ce nouveau ne fût ni singerie ni recherche creuse de l'effet.

Avec tout cela c'était un homme de forte trempe; son geste commandait mais sa bonté était celle du meilleur des camarades, du plus dévoué des amis. Il était créateur, mais aussi conseiller diligent, protecteur, animateur. Pour l'art et les artistes il jouait le rôle du levain dans la pâte. Il était le ferment de

la création, la source dont l'eau fraîche ne tarit jamais. Longtemps il restera vivant dans les mémoires. Le charme prestigieux émanant de toute sa personne, cette semence jetée par sa main dévouée et généreuse sur la glèbe dure, si parcimonieusement dévolue à chaque nation pour la moisson de l'art, ne sauraient mourir de sitôt. Charles Stryjenski laissera le vivant souvenir d'une intelligence exceptionnelle, d'un noble cœur dont le but premier fut d'engendrer le beau.

Georges WARCHALOWSKI.

(Traduit par Bernard Hamel).

Charles Stryjenski



Par

Sophie Stryjenska



Quelques Aspects du Problème Germano-Polonais

La thèse allemande du « corridor polonais » est généralement connue du public français, il n'en est pas de même de la thèse polonaise. Or, s'il est vrai que rien ne serve mieux la cause de la paix que l'exacte appréciation des faits dont sont le théâtre « les zones dangereuses » et des revendications dont celles-ci sont l'objet de part et d'au-

tre, il semblerait y avoir quelque intérêt à publier les fragments essentiels de l'article du « Die Zeit » (N° I 1932) de H. Schwann intitulé « Daten Zum problem Deutschland Polen » (quelques aspects du problème germano-polonais) se rapportant à Dantzig et à la Poméranie polonaise (soi-disant couloir). Le Die Zeit est édité par le savant pacifiste Pro-

fesseur F. W. Foerster, ce qui paraît être une garantie d'impartialité.

L'auteur de l'article reprend un à un les arguments allemands et polonais relatifs à la question de Dantzig et du couloir polonais et s'efforce, suivant le cas, de les réfuter ou de les justifier.

DANTZIG

Thèse allemande. — L'auteur affirme les origines allemandes et le caractère allemand actuel de la ville.

Thèse polonaise. — Mais il reconnaît qu'elle a vécu plusieurs siècles en parfaite harmonie avec la Pologne, à laquelle elle était attachée non seulement par des intérêts matériels, mais aussi par des liens moraux et qu'elle a longtemps lutté de toutes ses forces pour empêcher son annexion à la Prusse en 1792, appelant à l'aide la Pologne et son roi : « Sire, le petit peuple de Dantzig soupire, attendant de vous encouragements et aide, mais il ne se rend pas » supplique du 13 septembre 1790).

Thèse allemande. — Le déclin de la prospérité de Dantzig est dû à la création de Gdynia et à sa séparation d'avec le Reich.

Thèse polonaise. — La prospérité de Dantzig, dont la Pologne est l'arrière-pensée naturelle, fut le résultat de sa bonne entente avec cette puissance. Elle déclina sous la domination prussienne et ne peut renaître, telle qu'autrefois, que par un accord loyal entre la Ville Libre et la Pologne. L'obstacle à cet accord n'est pas la création du port de Gdynia, mais la mauvaise volonté de Dantzig qui se manifesta particulièrement en 1920, lors de la marche des bolchevistes sur Varsovie, par l'opposition faite au débarquement dans son port des munitions nécessaires à l'armée polonaise et qui, depuis, se marque en toutes circonstances.

Thèse allemande. — Dantzig a des griefs commerciaux contre la Pologne : lourdes pertes à la suite de l'inflation polonaise et d'entreprises hasardeuses, invasion du marché du travail par la main-d'œuvre polonaise, développement du port de Gdynia, etc. L'auteur reconnaît le bien fondé de ces griefs mais rappelle les efforts faits par le gouvernement polonais et le sénat radical de Dantzig pour atténuer les effets des erreurs du passé et en prévenir le retour. Malheureusement le sénat radical dut faire place à un sénat de droite qui aggrava les discordes et s'attira, à maintes reprises, les remontrances du commissaire de la Ligue des nations et de la Ligue allemande elle-même.

Conclusion. — Il n'est pas juste d'affirmer que Dantzig, réincorporée à l'Allemagne et, par suite, privée d'une grande partie de son trafic avec la Pologne, verrait renaître sa prospérité. Il est plus vraisemblable qu'elle subirait le sort d'Elbing et ne pourrait subsister, comme la Prusse orientale, que de lourdes subventions allemandes. La solution du problème de Dantzig — plusieurs siècles d'histoire

dantzig-polonaise le prouvent — est seulement dans une entente avec la Pologne, reposant sur la compréhension mutuelle des intérêts des deux parties en cause et faite de bonne volonté et de *loyauté absolue*.

LE CORRIDOR

Thèse allemande. — L'existence du « corridor » est insupportable, d'autant plus qu'il s'y trouve encore des Allemands et des populations non polonaises.

Thèse polonaise. — Le « corridor » n'est pas une nouveauté, il a existé de 1460 à 1772. Les majorités allemandes ont été constituées par la colonisation prussienne dans des districts qui, depuis 1867, ont élu sans exception des députés polonais, malgré la terreur électorale y régnant. Quant aux Kachoubes, s'ils ne sont pas des Polonais, on ne peut les considérer comme des Allemands, car ils ont toujours voté en faveur des candidats polonais, en dehors de toutes considérations nationales et religieuses. Aujourd'hui la population du corridor est en grande majorité polonaise et, dit l'auteur de l'article, il serait contraire au droit d'en demander le retour au Reich, solution qui d'ailleurs serait une source de nouveaux troubles, les populations directement intéressées la rejetant.

Thèse allemande. — Il faut reviser les frontières de 1919.

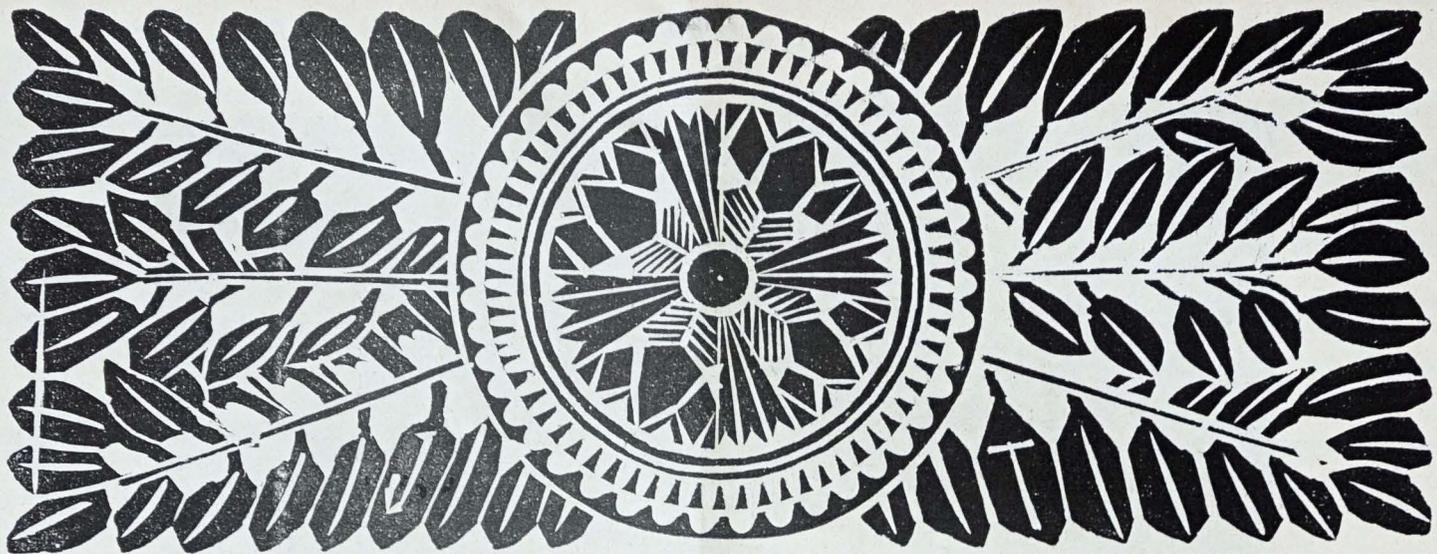
Réponse de l'auteur. — Le tracé de la frontière germano-polonaise à l'ouest lèse sur quelques points les intérêts allemands de même que celui qui écarte la Prusse orientale de la Vistule, mais des corrections pourraient y être apportées à condition qu'une politique d'entente avec la Pologne soit loyalement pratiquée par l'Allemagne.

Thèse allemande. — La Prusse ruinée se dépeuple et sera bientôt perdue pour la culture allemande.

Thèse polonaise. — La ruine et le dépeuplement de la Prusse orientale, qui a toujours été un pays pauvre, ne peuvent être attribués uniquement à un tracé de frontière, la cause principale en est dans une mauvaise politique agrarienne jointe à un état psychologique spécial qu'on pourrait appeler la psychose des frontières. Cette dernière observation est de H. Schwann lui-même, qui ajoute : « les frontières sont ce que l'on en fait, barreaux de fer d'une cage ou haies d'un jardin ».

Conclusion. — Si le « corridor » est, suivant le mot si juste de lord d'Abernon, « le tonneau de poudre de l'Europe », c'est une profonde erreur de croire qu'il doive nécessairement exploser. Un tonneau de poudre ressemble à un autre tonneau de poudre, s'il n'est pas pourvu d'une mèche. La mèche dans le cas actuel serait la révision des frontières du Traité de Versailles.

(Traduit par M. Barrett SPALIKOWSKA).



CZENSTOCHOWA

Un univers de cours, de cloîtres, de chapelles; des balcons, des couloirs, des glacis, des salles, des sacristies, des vestibules; on passe de l'un à l'autre, on perd l'orientation, on prend le sentiment de l'infini architectural.

C'est le monastère de Jasna Gora, qui domine la ville de Czenstochowa et la plaine polonaise.

Si plats sont les alentours que cette éminence insignifiante domine d'immenses étendues. Aussi loin que l'on peut voir, de petits champs réguliers, pâles, rosés ou jaunâtres s'étalent au soleil d'automne. Tout est clair, et tout porte des noms lumineux: Jasna Gora, le Clair Mont; Zlota Gora, la colline dorée. Le sable luit en larges plaques de métal usé. Ailleurs, la terre semble décolorée. L'ensemble est d'une fraîcheur et d'une suavité inexprimables. Le ciel, immense comme la terre est fin et nuancé comme elle, mais dans les tons d'azur. Les verdure de la ville mettent seules une note vigoureuse dans ce tableau évanescent. Et la flèche du célèbre monastère s'élance, haute, svelte, légère, sans que rien ne la masque ni la diminue, dominatrice de l'espace.

Elle est sombre, mais à ses pieds, le couvent s'est fait clair comme le pays. Sans cesse recrépi à la chaux, passé aux couleurs tendres, ses murs offrent à la rêverie de larges surfaces vides. Un détail y prend toute sa valeur, comme la flèche dans les airs. Il me souvient de cette cour, rigoureusement blanche et simple, dont les arcades encadraient la silhouette d'une femme habillée de noir, agenouillée, les mains sur son bâton. Que de titres mystiques auraient pu se placer sous cette vision! La Solitude, la Contemplation, la Prière, la Destinée...

L'intérieur du couvent, ce monde enchanté d'escaliers, de passages, de tribunes, qui vous saisit pour vous égarer et vous retenir, est ancien, moel-

leux, patiné par le temps, ouaté par la poussière. Cette poussière polonaise, qui s'élève sur les routes en tourbillons denses comme le brouillard, s'insinue partout, et résiste à la chasse la plus méticuleuse. Tout de suite retombée là où elle est essuyée, elle s'accumule aux endroits inaccessibles, blanchit, veloute les crânes des statues, le faite des rétables.

Qu'il me plait, ce couvent, par son air de pompe et de bonhomie! Il rappelle les grands seigneurs à la fois familiers et pleins de morgue qui l'ont édifié et fréquenté. L'ornementation en est d'un style prétentieux: le baroque le plus monumental. Mais les boiseries sont émoussées, les meubles semblent s'affaïsser de vieillesse, les marches d'escalier sont à demi creusées par l'usage. Et si le sanctuaire, au centre de l'édifice, est toute solennité, que de commodités l'entourent, à la mesure des humains! Portes basses, escaliers en pente douce, larges tribunes. Les lignes sont pleines d'aisance et d'agrément: elles sont d'une demeure plutôt que d'un temple.

Que vous dire de l'église? C'est un salon aimable et démesuré. Il est peint en vert clair, rose tendre, blanc et or. La voûte est fastueusement garnie de stucs: caissons à guirlandes, fruits, bandeaux, lauriers et palmes, volutes qui encadrent des peintures.

Aux piliers, aux corniches, jaillissent des bouquets de statues, conçues dans un souci décoratif. Leurs bras, comme les palmes qu'ils brandissent, ne valent que par leur courbe, et leurs visages passionnés sont du reste inexpressifs.

Une gracieuse chapelle Louis XV, parmi ses rinceaux et ses fleurs d'or, nous réjouit de ses peintures exotiques, où l'on voit chameau, éléphant et nègre.

Un escalier nous emmène à la chapelle souterraine: nous y trouvons d'autres fioritures. Elle est



LE MONASTÈRE : VUE D'ENSEMBLE

tapissée de reliquaires où le moindre fragment d'os s'adonne de rubans et de fleurs artificielles. Cette frivolité s'accompagne d'étiquettes administratives, qui nous obligent à constater qu'un même martyr est dispersé aux quatre coins des vitrines. St Eusèbe est à droite, à gauche, en haut et en bas. Dans sa cage de verre repose un Jésus de cire, dans une robe d'argent. Une paysanne le boit des yeux et nous dit avec tendresse : « Jak mily ! Jak malutki ! (Qu'il est gentil ! qu'il est petit !)

En continuant d'errer, nous arrivons enfin à la chapelle qui est le centre, le cœur, la raison d'être du monastère. Quelle atmosphère ! Les demi-ténèbres, le recueillement, le sens du divin... L'église est baignée de la clarté crue du jour. Ici, l'ombre est une palpitation de chaudes lumières et de précieux reflets. Des cierges innombrables brûlent devant l'Image Miraculeuse. Des gemmes scintillent sur son vêtement de métal comme une pluie continue de gouttes de feu. Les ors du rétable, sur leur fond d'ébène, reprennent en l'assourdisant la lumière dorée des cierges. Les ex-voto d'argent jettent de confuses lueurs. Mais le visage de la Vierge et celui de l'Enfant se dérobent, et sous tant de feux restent dans l'obscurité opaque où se perdent les boiseries et les murs. Dans ce lieu d'ombre, traversé de reflets comme de soupirs ardents, les fidèles voient avec les yeux de la foi. Ils forment une masse si compacte qu'ils ne peuvent remuer. Ils ne sentent pas la gêne, perdus en dévotion ; sur leur visage immobile paraît leur âme pleine d'amour, et ces figures tournées vers l'Image lui envoient aussi des rayons.

Et voici que charmant et saugrenu, un détail, inaperçu pendant les premières minutes de recueillement, nous saute aux yeux. De chaque côté de l'Image, deux grands miroirs à cadre rococo reflètent les murs latéraux où pendent en rangées régulières d'autres miroirs plus petits. D'un miroir à l'autre,

des ex-voto en forme de cœur. Des cœurs, des cœurs, des cœurs... La Pologne offre à la Vierge ce qu'elle possède de meilleur et d'impérissable.

On nous entraîne au Trésor. Des vitrines, comme des armoires, où les biens sont soigneusement rangés.

Ces biens sont constitués par des perles, des gemmes, des émaux, des métaux. On a vu plus et mieux ailleurs, au trésor de Notre-Dame de Paris par exemple. Mais ces richesses ne sont pas petites ni quelconques : elles supportent tant de souvenirs ! Toute l'histoire de la Pologne, elles la racontent : la chasuble brodée de perles par la reine Heidwige ; le rosaire de la reine Bona, dont chaque grain est un reliquaire ; celui de « Marysienka », la reine nommée par le peuple de ce diminutif méprisant que le prêtre, gardien du Trésor, répète sans y penser. Ceci est le sabre de Czarniecki ; voici l'autel portatif de Sobieski, une ravissante pièce en ébène et en argent ciselé. La messe y fut dite sous Vienne, avant la défaite des Turcs. Je ne peux me défendre d'y poser les doigts, avec vénération, comme sur une relique. Ces trois objets d'ivoire ont été sculptés, en longue patience, par Kosciuszko, pendant sa captivité en Russie. Ici, des armes tartares ; là un hache islamique... L'humilité des rois s'exprime par cette chasuble taillée dans un manteau royal ; leur générosité par cette autre, qui rayonne de 60.000 perles. Quant à cette monstrance d'or, qui porte des raisins de rubis, elle est comme le cri que poussèrent les Polonais, délivrés des Suédois : ils l'offrirent à Notre-Dame en cette occasion.

On sort de l'histoire de Pologne et des salles qui la contiennent secoué d'émotion, aux souvenirs de tant de luttes et de tant de sacrifices. On erre sur les glacis et l'on se rappelle que ce monastère fortifié fut le seul coin de Pologne qui resta polonais, au XVII^e siècle, comme Bourges le seul qui

demeura au pauvre roi de France pendant la guerre de Cent Ans. A ce couvent fut livré le dernier assaut des Suédois, et de ces murs qu'ils ne parvinrent pas à forcer, surgit la délivrance, avec l'Image Miraculeuse.

Jasna Gora ! Lieu sacré entre tous ! Pour les catholiques, pour les Polonais, pour le monde entier qui devra à la Pologne son salut spirituel au siècle du matérialisme.

*
**

Mais redescendus de la colline de foi et d'histoire, nous tombons aux boutiquiers de Lourdes. Adossées aux remparts, les petites cases des

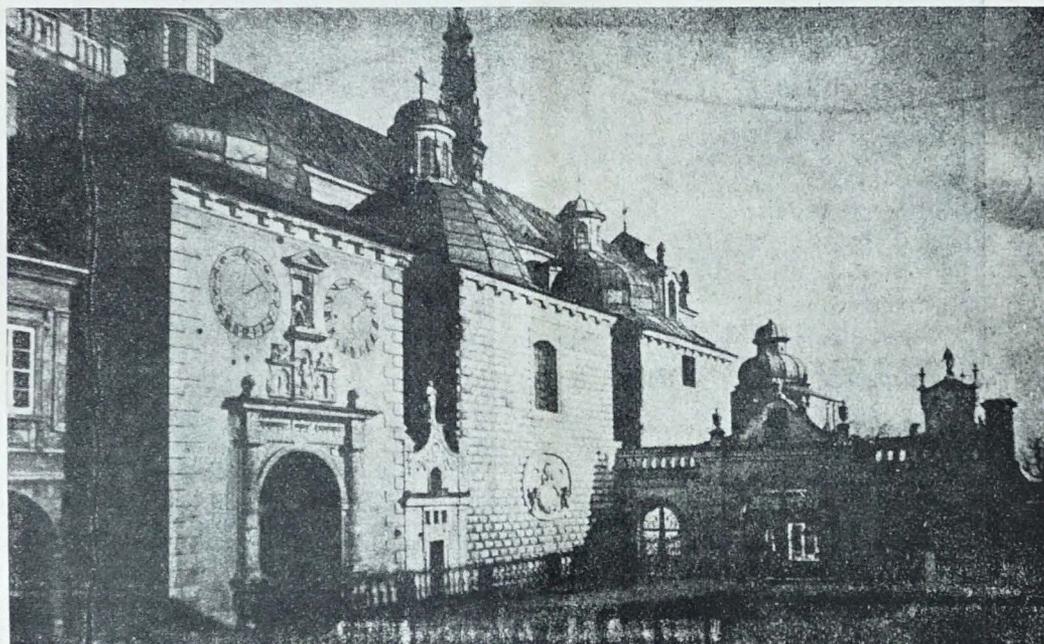
marchands nous offrent leurs menues ignominies à bon marché : les images de la Vierge, les crucifix, les Sainte-Thérèse de Lisieux, les bouteilles rondes et plates pour l'eau miraculeuse de la source Sainte-Barbe.

La plupart de ces marchands du Temple sont des juifs.

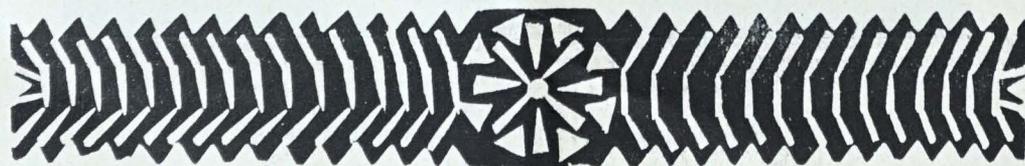
Ne nous récrions pas trop : il faut de ces images bariolées, de ces bouteilles, de ces souvenirs à bon marché aux pauvres gens qui viennent en pèlerinage et veulent rapporter un objet qu'ils transfigurent avec leurs souvenirs.

Ils étaient trois cent mille, au dernier pèlerinage...

Rosa BAILLY.



CZENSTOCHOWA : LE COUVENT





Portrait de Jeune Fille

(Musée du Luxembourg)

par Tamara Lempicka

Polonais



Portrait du Docteur Boucord

par Tamara Lempicka

Pèlerinage Polonais



NOTRE-DAME DE CZENSTOCHOWA

Un incomparable document nous est donné sur les profondeurs de l'âme polonaise: Franck Schœll vient de traduire et de publier aux Editions du Cavalier un des plus beaux ouvrages de Reymont, l'auteur des « Paysans ». C'est le « Pèlerinage Polonais » (1). Il nous conduit sur les routes de Pologne, de Varsovie à Czenstochowa, avec la foule pieuse, qui chante des hymnes, récite des prières, mais qui se montre aussi telle qu'elle est, dans ses éléments disparates: Varsoviens des faubourgs, bambocheurs; paysannes avaries, emportées; gens de Lowicz cosus, petits hobereaux pleins de dignité, malades ravivés d'extase devant une branche de fleur; en général, toutes âmes sincères et simples, enflammées de foi et d'amour.

Reymont dépeint la campagne polonaise en grand poète. En humoriste, il nous fait assister à

la formation des légendes populaires. Mais surtout, il fait passer en nous les émotions sacrées qui palpitent dans les cœurs. On sait, l'ayant lu, quelles ressources spirituelles infinies renferme en soi le peuple polonais; on comprend que rien au monde n'a pu et ne pourra jamais l'abattre.

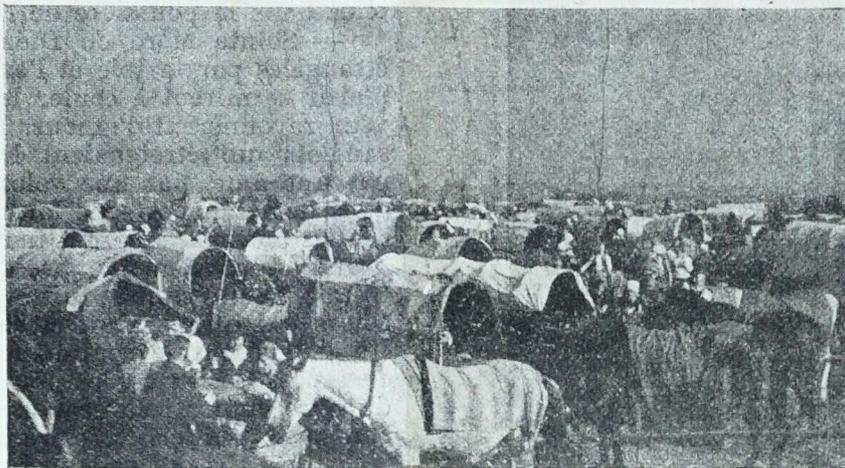
L'Arrivée à Czenstochowa

Nous marchons si vite que toutes les poitrines sont essouffées. Chaque fois que nous atteignons un sommet ou une éminence, tous les yeux fouillent le brouillard. D'ardents regards inquiets cherchent dans ces vapeurs grisâtres le profil de la tour de Czenstochowa.

Les voilà qui s'arrêtent et demeurent un instant sur place, le cou tendu...

On ne voit rien. Le monde entier paraît noyé sous la masse de ce fluide mobile.

(1) Editions du Cavalier, 15, rue du Four, Paris (6^e). 1 vol. de 240 pages, 12 francs.



LES VOITURES DES PÈLERINS

Tout à coup un frisson étrange traverse la foule...

Le soleil s'est élevé au-dessus des brumes et dans le lointain, en face de nous, une ombre s'est profilée, une sorte de mirage élevé, qui s'est aussitôt évanoui, car le brouillard s'est, croirait-on, mis à tourbillonner au choc de la lumière et s'est effrangé, recouvrant tout de son duvet.

Il y eut comme un murmure, comme un sourd gémissement de déception, puis le silence parut se nouer lentement et une lutte acharnée sembla engagée entre la foule et le brouillard.

Les regards ardents, où la fatigue mettait une lueur sanglante, les cœurs qui battaient au galop,

tous les espoirs raffermis, toutes les voix que la tension de l'attente enroutait, s'unirent et allèrent à l'assaut des brouillards comme un torrent de feu, s'y infiltrèrent, les aspirèrent et les sucèrent, en sorte qu'ils se raréfièrent sans cesse davantage.

Ce frisson qui traversait les pèlerins à tout coup les aveuglait et les plongeait dans une telle inconscience qu'ils se précipitèrent en avant.

Les marques de sang sur la terre et sur les pierres devenaient sans cesse plus nombreuses, mais ils marchaient sans se préoccuper de leur douleur, ni du sang qui leur coulait des pieds, car ils puisaient de la force dans la proximité même du but.

Nous nous arrêtas sur le Mont Przeprosna.



LE PÈLERINAGE DU 8 SEPTEMBRE



PÈLERINS DE CZENSTOCHOWA

Quelques frères nous adressèrent leurs dernières exhortations. Chacun se mit à murmurer des paroles de purification. La voix de ceux qui adressaient les ultimes recommandations était comme assourdie par le brouillard, mais presque personne n'écoutait. Tous ils avaient les yeux, — les yeux et le cœur — ailleurs...

Nous courions presque en descendant la pente très abrupte, et de nouveau le même frisson nous passait à travers le corps, nous énervait...

Le soleil se souleva encore et ce mirage de la tour, certainement un reflet, sembla s'arracher à sa base et s'élever un instant au-dessus des vapeurs, puis lumineux, il chancela sur les sommets jusqu'à ce qu'une nouvelle et dernière vague de brouillard l'eût voilé à nos yeux.

Nous nous arrêtâmes enfin sur la dernière hauteur et demeurâmes un instant en contemplation : les vapeurs s'étiraient en couches successives, elles montaient en échelons qui s'effiloçaient à mesure, jusqu'à ce qu'enfin l'horizon se nettoya entièrement : tous les yeux se fixèrent sur la montagne couronnée de sa tour.

— Sainte Marie ! Ce fut comme une explosion de flamme qui fusa de mille poitrines, et mille corps s'écroulèrent sur la terre avec des cris de joie.

Comme un ouragan, ce spectacle jetait toutes les têtes dans la poussière de la route.

— Sainte Mère de Dieu ! s'écriaient ces voix étranglées par la joie et l'extase. Et des larmes de plaisir se mirent à couler le long des joues, et les yeux rayonnèrent d'amour. Tous étaient secoués de sanglots qui étreignaient les cœurs, et il n'était pas une âme, pas une volonté qui ne fût plongée dans des transports de larmes.

Ces pleurs s'enflèrent tant et tant que ce fut un grand gémissement, presque un rugissement. C'était comme une fusion des cerveaux et des cœurs qui frémissaient et sanglotaient à l'unisson. Un seul et même sentiment arrachait de tous les cœurs les tristesses, les douleurs, toute l'amertume de vivre, toutes les dures misères, tout ce que chacun avait souffert, et précipitait cette foule aux pieds de Celle qui voit au fond de chaque cœur, et qui est le Bien et la Consolation.

Ce rythme profond, dont la puissance faisait quelque chose de véritablement divin, ces ondes de pleurs, de prières et d'enthousiasme résonnèrent longtemps dans l'air, enveloppèrent tous les corps, les pénétrèrent de leur ouragan de flammes et trempèrent les âmes à neuf.

La foule se leva çà et là ; tous les visages étaient soudain rassérénés et on y lisait la force qu'ils venaient de puiser.

On chanta un cantique en l'honneur de la Sainte Mère de Dieu. La troupe qui marchait avait dans les yeux une étrange lueur, un sourire passait sur les visages pâles, ravagés par la fatigue. Les accents de cette hymne de triomphe, larges comme le monde, résonnaient comme eussent fait des cœurs d'airain et s'épandaient sur la terre pleine de printemps et de soleil.

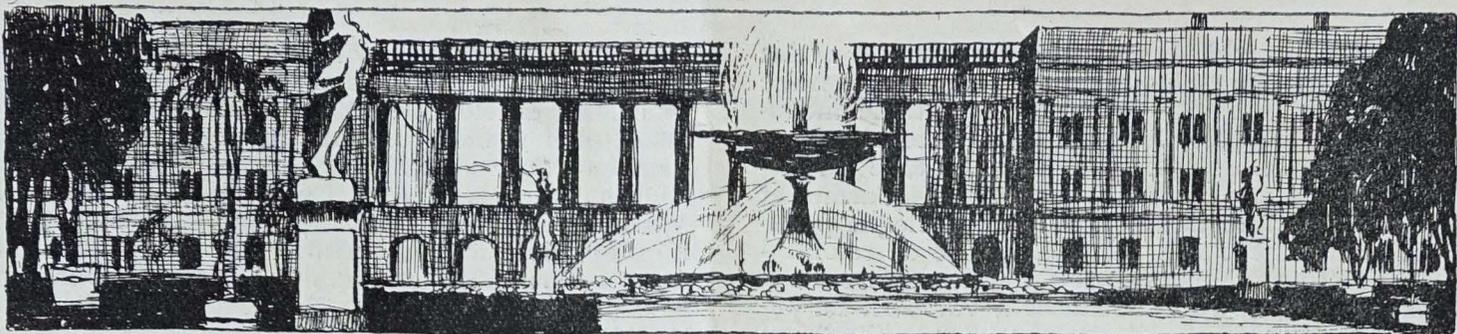
Après une allocution de l'un des moines Paulinistes, nous entrâmes dans l'église de Jasna Gora.

Là... Mais je ne suis pas capable d'écrire quoi que ce soit : les sentiments qui m'agitèrent, je préfère les garder pour moi.

Ladislas REYMONT.



L'IMAGE MIRACULEUSE



VARSOVIE

Etude de Géographie urbaine

(suite)

LA CROISSANCE ET LES FONCTIONS URBAINES

La ville, apparue tard, resta longtemps fort modeste. Nous savons qu'en 1338, elle était entourée de murs et que la sécurité y régnait. Des routes y conduisaient et l'on y trouvait de nombreuses auberges et de bonnes voitures. Le duc de Mazovie y avait une résidence et l'on signalait à Varsovie une école, un hôpital et une étuve. La localité avait donc nettement le caractère d'une ville, mais c'était une ville en miniature. L'étendue restreinte de Stare Miasto et de Nowe Miasto ne permet pas de lui attribuer alors une population de plus de quelques milliers d'habitants ; des estimations sérieuses l'évaluent à 8 ou 10.000 en 1564.

Varsovie était donc encore une bien petite ville, quand Sigismond III y transporta la capitale. On était au déclin du Siècle d'Or, et cet honneur ne valut pas à Varsovie une croissance extraordinaire. Pourtant, elle doubla en moins d'un siècle : 14.000 habitants en 1620, 20.000 en 1654. De longues années de malheur survinrent : les invasions, l'incendie et la peste de 1662. Un léger relèvement se produisit, puis réapparurent les incendies, la peste en 1708, 1709, 1711. L'herbe poussait dans les rues de la ville et la population diminuait. Bref, même après plusieurs dizaines d'années réparatrices, au milieu du xvii^e siècle, la population de Varsovie était très faible : 30.000 habitants en 1764, selon une évaluation sans doute trop basse d'ailleurs.

La stagnation ou même la décadence des villes était générale en Pologne à cette époque et semble due surtout à une politique économique exclusivement agricole. Bien plus, entre la fin du xvi^e et celle du xviii^e siècle, l'ensemble de la population paraît avoir notablement diminué dans toute la moitié Nord de la Pologne et de plus de 25 % dans beaucoup de régions. Mais pour la voïvodie de Mazovie dont Varsovie est le chef-lieu, on constate une lé-

gère augmentation. Si bien que, moins peuplée à la fin du xvi^e siècle que les régions qui la bordent à l'Ouest, la région de Varsovie se trouvait supérieure à elles à la fin du xviii^e siècle.

La ville elle-même était devenue un centre routier important. Les principales voies ne se nouaient plus à Cracovie comme au Moyen Age, mais à Varsovie devenue le centre géographique de la République et sa capitale. Sigismond-Auguste avait fait construire au pied du château royal, un pont qui dura trente ans (1573-1603), et dont la rue Mostowa, « rue du pont », perpétue le souvenir. D'autres ponts le remplacèrent, mais aucun ne dura. En 1775 fut établi un pont de bateaux. Il fallut attendre jusqu'au xix^e siècle les ponts fixes. Presque continuellement jusque-là, c'est donc en bateau que l'on franchissait la Vistule, mais le point de passage restait Varsovie.

Enfin son rôle de capitale lui avait valu dès cette époque une activité mondaine et une industrie de luxe. Si, trop souvent, le roi était absent de Varsovie, les grands officiers et les magnats y résidaient volontiers, et chacun avait sa cour. Bals, masqués ou non, jeux de hasard, pique-niques animaient alors la vie mondaine à Varsovie, et l'on y venait déjà de la province passer le carnaval. Dès le xviii^e siècle, c'est de la capitale que sortaient les modes. Toute une industrie en naquit, célèbre déjà par ses cordonniers et ses modistes, ses fabricants de meubles et de voitures.

Ainsi, dans le marasme général des villes polonaises au milieu du xviii^e siècle, Varsovie montre des progrès modestes mais réels : la région d'alentour est aussi et même mieux peuplée que les voisines, et la capitale politique devenue un centre commercial et industriel. Ces facteurs de développement jouèrent chaque fois que les circonstances politiques et douanières furent favorables.

La première poussée eut lieu sous Stanislas Au-

guste Poniatowski. Jamais la vie mondaine ne fut si brillante, toute l'industrie de luxe déjà signalée prospéra à souhait. Grâce à la politique industrielle enfin adoptée, des manufactures se montaient à travers tout le pays. Dans la capitale, le roi lui-même fonda une monnaie, une fabrique d'armes et une manufacture de faïences. Et la Pologne participait activement à la vaste entreprise de colonisation de l'Ukraine menée par Catherine II. De nombreuses banques furent fondées à Varsovie. La population de la ville avait atteint 96.000 habitants en 1787, d'après un recensement; une estimation sans doute exagérée lui en attribue 120.000 pour 1791.

Ce brusque essor fut brisé par le krach de 1793, la destruction de Praga et la chute de Varsovie l'année suivante. Le recensement prussien de 1797 enregistre seulement 65.000 habitants; nous n'en trouvons encore que 81.000 en 1816. En ces vingt et quelques années trop troublées, Varsovie n'avait pas recouvré sa population de la fin du règne de Stanislas Auguste.

Cependant, au milieu des guerres, le gouvernement du Grand-Duché de Varsovie avait repris la politique d'industrialisation. Il avait cherché à attirer les étrangers, et surtout un édit de 1808 avait supprimé le servage corporel, rendant le paysan libre de se déplacer et donc de quitter la campagne pour la ville.

Cette action fut poursuivie dans des circonstances plus favorables par le gouvernement du Royaume de Pologne, notamment par le prince Lubbecki, ministre des Finances. Les étrangers qui venaient s'installer dans le royaume étaient exempts d'impôts pendant six ans et jouissaient de facilités spéciales de crédit.

Surtout les tarifs douaniers furent, de 1820 à 1830, extrêmement avantageux pour le commerce et l'industrie de Varsovie. Les traités de Vienne avaient institué pour les produits du pays le libre-échange entre les trois tronçons de la Pologne, dont ils renouvelaient pourtant le partage politique. L'industrie du royaume, protégée du côté de l'étranger par des tarifs élevés, pouvait exporter en Russie la plupart de ses produits moyennant de très faibles droits de 1 à 3 %. C'était pour elle un immense marché pratiquement libre jusqu'au Pacifique.

C'est alors que furent créées à Varsovie la Chambre de Commerce de 1817, la Banque de Pologne en 1828 et deux grandes foires annuelles pour les produits importés de l'étranger. En sept ans, de 1820 à 1826, la valeur des exportations industrielles du royaume de Pologne en Russie, fit plus que sextupler. L'industrie varsovienne avait la plus large part dans cet essor et se développait sans changer de nature. Cette époque de 1815-1830 est marquée par une seconde crise de croissance : Varsovie recouvre sa population de la fin du règne de Poniatowski et atteint en 1829, 140.000 habitants.

Ces chiffres de 96.000 habitants en 1787, 140.000 en 1829, faisaient de Varsovie une très grande ville pour la Pologne d'alors. Dans le Royaume du Congrès, il n'y avait en 1827 que cinq villes entre 5 et 10.000 habitants, et deux seulement dépassaient ce chiffre : Kalisz 12.000 et Lublin 13.000. Cette

dernière, la plus grande ville du royaume après Varsovie, comptait le dixième de la population de la capitale. Le développement urbain n'était d'ailleurs guère plus avancé dans les pays annexés par la Prusse et par l'Autriche : Danzig 62.000, Poznan 25.000, Cracovie 33.000, Lwów 55.000 habitants. Varsovie était bien la reine des cités polonaises. La plupart des agglomérations qui s'honoraient du titre de villes n'étaient que des bourgades de moins de 5.000 habitants : des marchés, des lieux de foire habités surtout par des cultivateurs. L'économie, à peu près exclusivement rurale, n'était pas assez évoluée, comme l'écrivit Staszyc en 1807, pour le commerce et l'industrie s'affranchissent de l'agriculture en branches différenciées et que la ville se dégage du village. Ainsi dans ce pays agricole, Varsovie était une ville incomparable, bien qu'en 1827, la moitié des maisons y fussent encore en bois, et depuis qu'une Université y avait été créée en 1815, c'était vraiment le « cerveau du pays ».

L'insurrection de 1831, amena des représailles économiques. A la frontière russe, les droits d'entrée perçus sur les marchandises du royaume furent très fortement relevés. Une profonde crise s'ensuivit à Varsovie; la population diminua d'abord, puis augmenta assez lentement pour se trouver en 1840, au même chiffre qu'en 1829 : 140.000 habitants. La Banque de Pologne travailla énergiquement à améliorer les fabrications, à organiser le crédit, à faciliter les communications. C'est pour beaucoup grâce à ses efforts que fut entreprise, en 1838, la construction du chemin de fer de Vienne à Varsovie, achevée dix ans plus tard.

Or, en 1850, par une volte-face du Gouvernement russe, les douanes entre le Royaume et l'Empire étaient abolies. Cet événement, si rapproché de l'ouverture de la première voie ferrée, inaugura pour Varsovie une ère de croissance nouvelle. De 1856 à 1903, la moyenne décennale du taux d'accroissement annuel varie de 2,8 à 5,3 %. Et si elle tombe à 1,04, pour les années 1903-1913, on peut à bon droit penser que les faubourgs augmentent alors plus que la ville même. En une soixantaine d'années, la population de Varsovie sextuple et atteint 845.000 habitants en 1913 (1).

Sur la voie ferrée de Vienne s'en greffent rapidement d'autres qui relient Varsovie à Pétersbourg en 1862, à Moscou, en 1869, et forment autour de la ville un important étoilement. Le chemin de fer, éveille ou décuple l'activité commerciale et industrielle dans tous les pays avoisinants, et notamment dans les bassins houillers de Silésie et de Dombrowa, dans les régions métallifères de Petite Pologne. Il se monte alors à Varsovie, une grande industrie métallurgique et mécanique favorisée par des tarifs protecteurs. De grosses firmes travaillent pour l'outillage économique du Ro-

(1) Population de Varsovie :

1856	156.000
1864	223.000
1873	280.000
1883	391.000
1893	501.000
1903	756.000
1913	845.000



Fig. 2. — Plan du développement de Varsovie.

Légende :

Noir, Stare Miasto.

Grisé quadrillé, Nowe Miasto.

Grisé, quartiers construits ou en construction depuis la guerre.

Les parcs ont été indiqués.

- 1. — Jardin de Saxe.
- 1-3. — Rue Marszałkowska.
- 2. — Place Dąbrowski.
- 3. — Place Unji Lubelskiej.
- 3-4. — Rue Polna.
- 5. — Place Zbawiciela.

- 6. — Citadelle.
- 7. — Pont Kierbiedz.
- 8. — Pont Poniatowski.
- 9. — Saska Kępa.
- 10. — Camp de Mokotów.

yaume et de tout l'Empire. Lilpop, Rau et Loewenstein ont constamment du ministère des Communications des commandes de wagons et de ponts, et du ministère de la Guerre, de matériel d'artillerie. Borman, Szwede et C^{ie} équipent les distilleries du monopole et des brasseries jusqu'en Sibérie. Les chaudières et les ponts de Rudzki sont célèbres à travers toute la Russie d'Europe et d'Asie.

L'industrie variée de Varsovie, née de son rôle de capitale, rivalise d'activité avec la nouvelle industrie mécanique. Ses ateliers fournissent toutes les pièces de la toilette, depuis les souliers fins jusqu'à la cravate et au chapeau, et les mille petits objets que nous appelons « articles de Paris » et que l'on nommait jusqu'au fond de la Russie « articles de Varsovie ». Pour ces produits de « galanterja », comme pour son industrie mécanique, Varsovie bénéficie alors du rôle et du prestige de ville la plus occidentale de l'Empire.

Les bouleversements politiques de la guerre ont fermé presque complètement à Varsovie, ce marché si favorable sans changer la nature de son activité économique. Parmi les personnes recensées comme travaillant en 1921, 22 % appartenaient au commerce et 55 % à l'artisanat. C'est le groupe du vêtement et de ses accessoires, en grande partie

accaparé par les Juifs, qui compte le plus grand nombre de travailleurs. Il est impossible d'apporter des chiffres bien précis, car les petits travailleurs en chambre et les petits ateliers ont un rôle sans doute aussi considérable que les grosses maisons. Puis vient l'industrie métallurgique et mécanique.

Dans les onze dernières années, le taux moyen d'accroissement annuel de la population n'a été que de 1,6 % :

945.000 habitants au 1^{er} janvier 1920 (y compris les faubourgs annexés en 1916) ;

1.115.000 habitants au 1^{er} janvier 1931, dont 30,2 % d'israélites.

Cette augmentation est pour une bonne part due au rôle retrouvé de capitale d'un grand Etat, d'un Etat de 30 millions d'habitants. Des milliers de fonctionnaires y ont été appelés. L'importance de la ville comme centre intellectuel, comme place d'affaires, a été rehaussée par le fait qu'elle a recouvré sa dignité de capitale. Les grandes constructions qui ont été entreprises faciliteront l'afflux des provinciaux ralenti jusqu'à ces derniers temps par une sévère crise du logement. Déjà ces travaux ont renouvelé l'organisme urbain.

(A suivre)

A. JOBERT.

Jeunes
Artistes Polonais



Tableau
de J. Szopinski



Les Réfugiés Polonais dans le Haut-Rhin

sous la Monarchie de Juillet

(suite et fin)

Nous avons étudié jusqu'à présent le passage des Polonais dans le Haut-Rhin. Aucun point de concentration n'ayant été fixé dans ce département, les Polonais ne devaient en principe que le traverser. Notre étude serait donc terminée si on avait observé au pied de la lettre la loi du 21 avril 1832. Mais le gouvernement crut bon de ne pas l'appliquer avec brutalité. Il avait d'autant plus d'intérêt à agir ainsi que dans certains cas il put monnayer des dérogations au régime prévu par la loi ; en accordant à certains émigrés le droit de résider en dehors des villes de concentration, il obtint plusieurs renonciations aux secours officiels.

Il y eut des Polonais autorisés à résider dans le Haut-Rhin ; il y en eut peut-être moins que dans les autres départements, parce que le gouvernement tenait essentiellement — nous l'avons déjà noté — à écarter les émigrés tant de Paris que des régions frontières et qu'une Ordonnance fut même rendue en 1835 pour leur interdire formellement le séjour de ces départements, néanmoins il y en eut qui s'y fixèrent et qui y firent souche. On nous permettra de les suivre, dans leurs résidences, durant le cours de la Monarchie de Juillet.

La question des émigrés polonais a tenu une telle place dans l'administration de notre département que pour la période 1831-1870 il n'y a pas moins de 17 cartons qui lui soient consacrés aux archives de la Préfecture (série M. 25). Cette abondance de documents tient moins au nombre des individus qu'au contrôle étroit auquel ils ont été soumis et qui a provoqué l'accumulation d'une grande quantité de paperasses dans le dossier de chacun d'eux.

C'est dès le début que les Polonais — surtout des civils — obtinrent la permission de se fixer en Alsace. Le 16 février 1832, le jeune Sokolayki, arrivé avec l'une des premières colonnes, est autorisé par décision du Ministre de la Guerre à résider à Colmar en qualité d'élève-pharmacien chez le sieur Schaedelin. Il faillit d'ailleurs ne pas pouvoir profiter de cette autorisation ; certains rapports nous disent, en effet, que n'ayant pas trouvé chez le sieur Schaedelin les secours qui lui avaient été promis, il doit quitter la ville avec la prochaine colonne. Mais les choses s'arrangèrent et il put rester à Colmar. En juin 1832, c'est un sieur Neufeld, capitaine polonais, qui s'établit chez

les Haussmann de Colmar ; il renonce aux secours du gouvernement. Il prépare un ouvrage sur la révolution de Pologne. Plus tard, on autorise le général Salenski à s'établir à Mulhouse ; il y fait le commerce de la droguerie.

Nous possédons année par année des états des émigrés polonais installés dans le Haut-Rhin ; malheureusement la plupart de ces états ne concernent que les Polonais recevant des subsides et il est souvent difficile de savoir le nombre global des réfugiés résidant dans notre département. Au début, ils sont peu nombreux. En 1833, le Ministre de l'Intérieur demande au Préfet du Haut-Rhin s'il y en a plus de deux. La réponse du Préfet est évidemment affirmative.

En 1838, il y en a 25 qui touchent des secours du gouvernement ; l'année suivante on n'en compte plus que 24 ; en 1841, on en trouve 44 ; en 1848, ce chiffre tombe à 12 (dont 6 à Colmar).

Pour l'année 1847, nous possédons un état assez précieux qui est malheureusement spécial à Mulhouse ; il nous indique le nombre des Polonais subventionnés et le nombre de ceux qui ne le sont pas. Ces derniers sont sensiblement plus nombreux : 7 contre 5.

En retrouvant les mêmes noms d'année en année on se rend compte du caractère durable de ces installations ; on constate d'ailleurs dans l'état de 1848, qu'un certain nombre de ces Polonais se sont mariés en Alsace.

Ces états contiennent des observations sur la conduite des émigrés : les notes sont en général très satisfaisantes.

Beaucoup de Polonais ont sollicité la faveur de pouvoir s'installer en Alsace, sans doute parce qu'ils pensaient pouvoir, de là, suivre plus facilement les événements de leur pays. Peu obtinrent cette autorisation. On leur objectait d'abord l'interdiction générale faite aux émigrés de résider dans les départements frontières ; mais cette interdiction souffrait des accommodements et il fallait ajouter une autre raison. Celle-ci était toujours tirée de la difficulté qu'avaient trouvée leurs compatriotes à se procurer du travail en Alsace. En 1837, on remarque que sur 36 Polonais qui résident à Strasbourg, 3 seulement ont réussi à se placer. L'administration accepte en général ceux qui sont certains de trouver un emploi en Alsace, ceux

qui sont appelés par des industriels alsaciens, mais ceux-là sont rares. Les municipalités s'opposent à ce que l'on autorise les autres. En 1834, deux Polonais réfugiés à Rodez, demandent à venir à Colmar pour se perfectionner dans l'art d'apprêter les étoffes. Le maire consent à les accueillir, sous la condition toutefois qu'ils ne manifestent aucune prétention à participer aux secours du bureau de bienfaisance.

Il était en effet difficile d'occuper les Polonais et ce fut là pendant plusieurs années un problème angoissant. C'est ce problème qu'essaya de résoudre une œuvre fondée à Paris, en 1835, la *Société polytechnique polonaise* « comité en faveur des « réfugiés polonais qui désirent par leur travail « s'assurer en France une existence indépendante ».

Cette Société se propose de faciliter le placement des Polonais mais nous lisons dans son programme « qu'elle ne veut pas favoriser les mariages ni les établissements individuels, attendu « que tous les réfugiés polonais, qui sont presque « en totalité militaires, doivent être prêts à reprendre les armes si la France se trouvait malheureusement engagée dans une guerre continentale, pour lui payer par les armes leur dette de reconnaissance ».

Nous ignorons quelles furent les destinées de cette société et nous ne connaissons son activité dans le Haut-Rhin que par une quête qu'elle fit dans ce département sous le patronage des autorités.

Le remède vint avec les grands travaux qui furent entrepris pour la construction des premières lignes de chemins de fer en Alsace et en particulier de la ligne Strasbourg-Bâle. Ce fut une aubaine pour les Polonais et beaucoup furent embauchés, d'abord pour les travaux de terrassement, puis dans les services de la Compagnie. Une petite notice, parue dans un numéro de la *Revue d'Alsace* de 1929 (p. 590) nous apprend que nombre de Polonais furent casés dans les services des Ponts et Chaussées du Bas-Rhin ; il ne nous a pas été possible de faire la même constatation pour le Haut-Rhin ; nous ne trouvons guère qu'un Polonais occupé en qualité de garde des digues de l'III.

Beaucoup d'émigrés ayant trouvé un emploi, on put faire une révision périodique des subsides alloués ; des suppressions complètes ou partielles sont faites suivant la situation des individus.

Les Polonais autorisés à résider en Alsace étaient soumis à une certaine surveillance ; ils ne pouvaient pas se déplacer sans passeport, et en 1837, un émigré résidant à Colmar doit être muni d'une carte spéciale pour pouvoir circuler aux environs comme représentant d'une Compagnie d'Assurances sur la mortalité des vaches. Une note du Ministre de l'Intérieur prescrit aux préfets d'organiser une police spéciale pour surveiller les Polonais, police qui doit être payée sur les fonds mis à leur disposition.

Nous serions tentés de protester contre ces mesures et d'applaudir à la pétition qui fut adressée à la Chambre en 1837 pour demander « la suppression du régime exceptionnel pesant sur les Polonais ».

En réalité, il faut reconnaître que cette surveillance était justifiée par la présence de certains éléments turbulents parmi les émigrés. Cette surveillance était d'ailleurs la même que celle à laquelle étaient soumis les autres réfugiés politiques (en particulier les Espagnols).

En 1833, on trouve des Polonais mêlés à l'agitation républicaine de Lyon ; la même année, 180 réfugiés polonais du dépôt d'Avignon quittent furtivement cette ville dans le dessein de participer à un mouvement républicain.

Les Polonais résidant en Alsace se tinrent à l'écart de cette agitation, mais le pays fut à plusieurs reprises troublé par le passage de réfugiés ayant quitté leurs dépôts qui gagnaient en bandes la Suisse pour prendre part aux mouvements révolutionnaires d'Allemagne ou de Savoie (1833). Après quoi ils voulaient rentrer en France, mais on prit des mesures extraordinaires pour les en empêcher ; on fit notamment garder la frontière par des troupes de ligne.

Tels sont les seuls incidents auxquels donna lieu la présence des émigrés polonais dans notre département ; ils ne portent pour ainsi dire pas d'ombre sur les manifestations grandioses que nous évoquons tout à l'heure. L'accueil réservé aux Polonais fait honneur à la fois au gouvernement qui assumait la charge de les secourir (1) et à la population qui les reçut fraternellement (2).

Le régime des subventions se maintint dans notre département jusqu'en 1870. En 1846, en 1848, en 1863, il y eut un nouvel afflux d'émigrés à la suite de nouveaux troubles ; les nouveaux venus furent traités comme les émigrés de 1832, qui formèrent désormais l'ancienne émigration. En 1848, 2.000 Polonais résidant en France reprirent le chemin de la Pologne pour prendre part aux efforts tentés pour libérer leur pays (1) ; les rescapés revinrent ensuite en France, comme dans leur seconde patrie.

L'accueil reçu dans notre département par les réfugiés polonais est une très belle page de l'histoire d'Alsace ; comme leurs frères des autres provinces de France, les Alsaciens ont su, par leur hospitalité, faire mentir le mot fameux de Lamennais sur la solitude de l'exilé.

La sympathie que l'Alsace a témoignée en 1832 à la Pologne la préparait à connaître des épreuves semblables aux siennes, et, comme elle, à en triompher et à en sortir moralement plus grande et plus forte.

C. LAPLATTE.

(1) En 1837 les subsides furent réduits d'1/5^e, proportion qui fut elle-même ramenée à 1/10^e. Nous avons vu, d'autre part, qu'à plusieurs reprises on révisa les titres des réfugiés aux subsides.

(2) Quand on vit arriver les Polonais en 1832, nombre de gens se demandèrent s'ils n'apportaient pas le choléra. L'accueil enthousiaste de la population n'en paraît que plus méritoire.

(3) Parmi ceux-ci se trouvait un sieur Blumenthal qui s'était installé à Thann comme tourneur sur bois aux environs de 1830 ; c'était un immigré et non un réfugié politique. Il combattra en Pologne en 1848, sera blessé et reviendra en France où on le considérera désormais comme réfugié. Il est l'ancêtre de M. Daniel Blumenthal.



MONTAGNARD

par Léon Wyczolkowski

MORSKIE OKO

Légende des Monts Tatry⁽¹⁾

A l'époque très ancienne où le puissant seigneur Morski, — que Dieu ait son âme !... — dominait en maître le pays voisin de Zakopane, cette région des Tatry n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui.

On n'y voyait point les masses granitiques qui dressent vers le ciel leurs flancs dénudés, leurs pics orgueilleux, ou leurs neiges inviolées ; les vallées étroites ne tenaient point enclos ces lacs endormis, dont les sombres eaux ressemblent à des yeux de sortilège, ouverts sur une nuit éternelle ; et, les grands aigles des Karpathes ne planaient point sur les forêts profondes qui déroulent, au pied des rocs gris, leurs ombres séculaires.

En ce temps-là, tout était joie et lumière dans cette extrême pointe de la Pologne Galicienne. L'abondance s'étalait depuis les champs aux belles cultures, jusqu'aux vallons garnis de riches vergers ; depuis les prairies où rumaient de nombreux troupeaux, jusqu'aux bois accueillants, peuplés de nids et de fin gibier. Des rois, sages et braves, régnaient alors sur la Pologne, dont les limites glorieuses faisaient briller la Croix et reculer le Croissant ; la bande rapace des vautours étrangers n'avait pas encore étendu, sur notre terre martyre, ses ailes de deuil et de spoliation.

Donc, en cette contrée, bénie du Seigneur Dieu, sur une colline pleine de soleil, non loin de la verte forêt, se dressait, immense, l'imposante forteresse du vieux Morski. Et, bien en face, comme un défi, par delà le ruisseau marquant la frontière des Hongrois, une autre demeure féodale abritait sous ses donjons crénelés, le velours tendre des prairies.

Or, chez le vieux Morski, était une merveille de beauté, un frais bouton de rose de Pologne : sa fille. Et, — comme la réplique d'un sort infernal, — dans le castel hongrois, chez l'ennemi séculaire : un adorable Prince, jeune, riche et beau.

(1) Le lac de *Morskie Oko* (L'Œil de la mer), profonde cuvette creusée à 1.500 m. d'altitude, et dominée par des pics aux neiges éternelles, se trouve dans la chaîne des Monts Tatry, (Karpathes Polonaises), à une trentaine de kilomètres au-dessus de Zakopane.

Le sage proverbe qui conseille : « *Ne cours pas après ta destinée, car elle saura bien, toute seule, te trouver* », est toujours vrai (2). Est-ce le Diable qui s'en mêla ?... ou bien seulement, la fatalité permise par le Seigneur Dieu ?... Toujours est-il que ce qui devait être, arriva. Un matin, les adolescents se rencontrèrent. D'un regard de leurs yeux, d'un sourire de leurs lèvres, leurs âmes furent à jamais liées ; et, depuis ce maudit jour, tout fut, pour leurs deux cœurs, allégresse et désolation.

Alors, le Prince aux bruns cheveux, s'en fut humblement confesser son amour à Morski, le fier Paladin, et, plus humblement encore, il lui offrit sa vie, et sa fortune, demandant pour seule grâce, en échange, la blanche main de la Princesse aux tresses d'or.

Hélas !... le vieux gentilhomme ne se souciait ni de la vie, ni de l'argent, et, encore moins de l'amour !... Il repoussa rudement celui qui l'implorait, et, fronçant dans un geste de colère, ses épais sourcils, il jura, sur la lame de son sabre, que, lui vivant, jamais un étranger n'épouserait son enfant.

Cependant, « l'homme propose et Dieu dispose » (3) ; à quelque temps de là, les Tatars attaquèrent la Pologne (4). Aussitôt, de toutes les provinces, les seigneurs, — du plus grand au plus petit, — se levèrent à l'appui du roi, et se rangèrent sous les bannières de Cracovie, pour défendre la patrie menacée.

Parmi les plus puissants et les plus fiers, était Morski. Laissant aux soins d'un officier subalterne

(2) Proverbe polonais.

(3) Ce proverbe existe en Pologne, comme en France. Une autre de ses formes est la suivante : « *L'homme tire, et Dieu dirige la balle.* »

(4) Au cours de siècles, la Pologne a subi 92 invasions des Tatars. Pour se rendre compte de ce qu'étaient ces belliqueux voisins, voici comment s'exprime, à leur sujet, un très vieil historien Roumain, dans la « *Cronică anonimă* » : « Le Moldave avait les Tatars comme voisins ; aucun pays ne peut en avoir de pires, car, par nature, ils sont méchants et pillards. » (Cum avea Moldova pe Tătari megiesi, mai rei nu poate sa mai aibă, altă, tara, fiind că ei de felul lor sunt rei si jaciși).

la valeureuse troupe qu'il avait équipée à ses frais, il courut occuper son rang de noblesse, parmi les invincibles « *Husary* » (5) ces indomptables cavaliers aux longues lances, aux étincelantes armures, aux frémissantes ailes. Mais, si brave et si vaillant qu'il fût, le seigneur Morski partit le cœur déchiré d'abandonner son plus cher trésor. Toutefois, ne sachant pas s'il reviendrait jamais, — et, ne voulant pas laisser sans soutien ni défense la frêle et pure jeune fille, — il la conduisit en un pieux monastère, où, sous la garde de Dieu, des saintes recluses, et de fortes grilles, elle serait en sûreté contre tous les coups de mains.

Qui fut bien désolée ?... Ce fut la pauvre jouvencelle. Hélas !... son bleu regard, chargé de tendresse, ne pourrait plus s'envoler vers les tours interdites du lointain manoir, où soupirait le Prince aux boucles brunes.

Alors, à la faveur des adieux, la désolée petite amoureuse tenta de fléchir son bourreau. Mais, comme elle le suppliait, à chaudes larmes :

— Cessez ce jeu, Madame, et séchez ces pleurs inutiles !... — coupa net, l'irascible vieillard. — Je préfère vous donner pour épouse au Diable, en personne, que de vous marier avec ce Hongrois !... Et, si vous vous avisez de transgresser mon ordre, dès aujourd'hui, soyez maudite !...

Puis, il partit !...

Et, du temps se passa... de longs et interminables jours, durant lesquels la désespérée recluse se lamentait, ne voyant pas d'issue à son malheur.

Il est des gens qui disent que l'amour est fort comme la mort. Ceux-là ne connaissent pas l'amour, car, l'amour est plus fort que la mort. Il ressemble aux torrents des Tatry, lorsque fondent les neiges de l'hiver ; lorsqu'en mugissant,

ils roulent dans leurs remous les grands sapins et les rochers pointus ; lorsqu'aucun barrage ne peut résister à la furie de leurs assauts. De même, la sauvage puissance de l'amour emporte toutes les digues, divines ou humaines, fussent-elles la malédiction d'un père !... Et, le Prince était tout amour !...

Envoyées par lui, des marchandes d'Orient offrirent, à la bien-aimée, des bijoux et des parfums ; elles ornèrent son cou de corail et de perles, ses cheveux et sa taille de délicats rubans. Puis, vinrent, à leur tour, des Tziganes de Hongrie, au teint d'ambre, aux yeux de braise. Elles interrogèrent, pour elle, le cours des astres, les antiques tarots, les lignes de la main. Toutes lui prédisaient le bonheur et la fortune, de somptueux châteaux aux salles dorées, un tendre amoureux, de beaux enfants, et, toutes, la pressaient de fuir loin de ces grilles austères.

Tant de discours, si bien d'accord avec son désir, bouleversaient la pauvre âme en peine, si bien qu'un jour, ne sachant plus où étaient le devoir et la vérité, elle céda, et promit.

Or, ce même soir, un moine mendiant, qui revenait de Terre Sainte, s'arrêta à la porte du Monastère, marmottant des patenôtres, et demandant l'aumône, à grand renfort de signes de croix. Sans méfiance, les nonnes le firent entrer. Et, quand la nuit complice enveloppa de silence la pieuse demeure, les sorcières tziganes commencèrent leurs sortilèges ; avec des rites magiques, elles jetèrent, de droite et de gauche, des plantes ensorcelées, et soudain, tout s'endormit profondément : les nonnes, les chiens, et, jusqu'à la cloche bénite, qui sonnait l'office des Matines.

Alors, le faux moine saisit sa tant aimée, entre ses bras, et, tous deux s'enfuirent de la prison maudite, loin, loin, vers la Hongrie, vers le bonheur !...

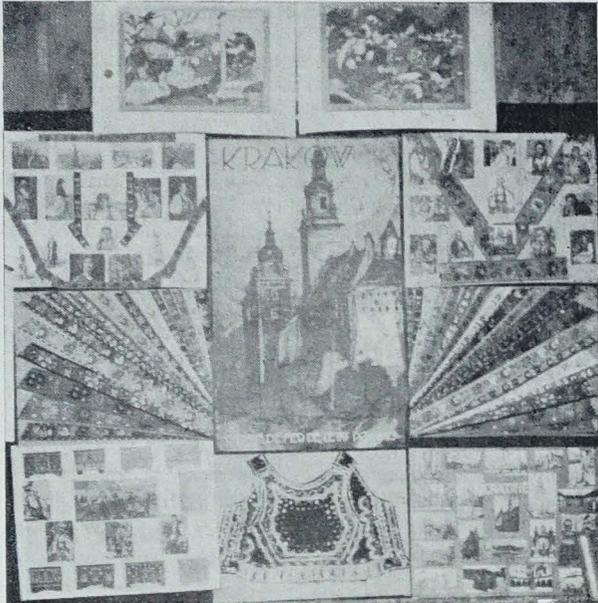
(A suivre.)

(5) Au sujet de ces célèbres cavaliers polonais, voir la note à la fin du conte.





L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



CENTRE DU PANNEAU DE CRACOVIE

L'Exposition d'art populaire polonais

Nous aurons souvent à reparler de cette Exposition, car elle a été créée pour nos Comités de province. Elle ira successivement à Metz, Angers, Orléans, Montluçon, Aurillac, Toulouse, Foix, Auch, Verdun, Versailles, Alençon, Cherbourg, etc.

Partout, elle révélera aux Français la vigueur et la joie de l'âme polonaise, qui s'exprime avec naïveté et sincérité dans l'art paysan.

L'Exposition comprend 7 sections : Lowicz, Cracovie, Zakopane, la Pologne Orientale, Wilno, la Haute-Silésie et la Poméranie, Sieradz et les Kourpié.

Chaque province a ses modes, ses couleurs, sa fantaisie propre. Les papiers découpés des chaumières de Lowicz sont un enchantement de couleurs vives. Les étoffes de Wilno sont la distinction même. Quelle originalité dans l'art des paysans houtsoules !

Avant de l'envoyer en province, nous avons montré cette Exposition aux Parisiens, sur leur prière. Elle a paru du 28 mars au 5 avril dans la vaste et superbe salle de l'Ecole Boule, gracieusement mise à notre disposition par M. Fréchet, directeur de l'Ecole, artiste de grand talent et esprit large ouvert.

Nous remercions M. Leconte, Directeur de l'Enseignement primaire, qui nous a tout de suite accordé les autorisations nécessaires.

Nous n'avons pu mettre sur pied ce vaste ensemble qu'avec l'aide de nos chers collaborateurs polonais : la comtesse Skarbek, de Léopol; Mme Guszczynska, professeur au Lycée de Lowicz; Mme Czekatowska, professeur à Wilno; Mme Lazarska, fondatrice et animatrice des Amis de la France à Czenstochowa.

Notre reconnaissance va à Mme Grabowska, du Ministère des Affaires Etrangères, qui a veillé à la transmission de nos colis.

Merci à MM. Thadée Stryjenski, de Cracovie, et Edmond Bartłomieżyk, pour leurs indications; au Musée du Wawel pour ses publications; à M. Clément, professeur à l'Institut de France à Varsovie, pour ses envois.

M. Grazynski, Wojewode de Haute-Silésie, nous a offert de très belles photographies.

Le Wojewode de Stanislawow nous a prêté d'admirables broderies et poteries du Musée de Pokucie. Dans la même ville, les élèves de l'Ecole Normale ont confectionné pour nous des fleurs en feutre, pleines de grâce.

Merci à Mlle Cichowicz, de Poznan; la Société de Tatry; Mme Sedzimir, de Zakopane; Mme Félicie Sudochońska, de Poznan; Mme Regamey, de Bydgoszcz.

Nous devons au Ministère des Affaires Etrangères deux poupées, des affiches et un beau choix de gravures.

L'Exposition a été conçue, et réglée dans ses détails par Mme Rosa Bailly, parfaitement secondée par Mlle Françoise Demerlé. Meses Betton, Julia et Lecomte nous ont aimablement prêté leur aide.

De cet ensemble de bonnes volontés françaises et polonaises est sortie l'Exposition. Elle est forcément incomplète, mais aux yeux des Français, et spécialement des artistes, c'est une révélation.

A Saint-Louis de Vincennes

Mme Rosa Bailly a donné le 5 mars, à St-Louis de Vincennes, au profit des orphelins de l'abbé Lurat, une conférence sur *l'Âme de la Pologne*, vivement appréciée par un auditoire d'élite, qu'elle émut au plus haut point. Des projections lumineuses terminèrent la séance.

A Saint-Antoine

Le 13 mars, devant un auditoire de deux cents personnes environ, Mme Rosa Bailly a parlé de la Pologne aux paroissiens de l'église Saint-Antoine. Sa conférence, souvent interrompue par les applaudissements, souleva finalement un tel enthousiasme qu'une quête fut spontanément organisée en faveur des œuvres des A. P. par les auditeurs qui se montrèrent très généreux. La séance se continua par des disques de musique polonaise, l'Hymne National écouté debout, et par des projections lumineuses. Ce fut, selon le mot d'un assistant, une véritable révélation de la Pologne.

A Bourges

C'est devant une assez belle salle qu'eut lieu, le 5 mars, la séance cinématographique organisée par la Section du Cher des « Amis de la Pologne », dans la grande salle de la Chambre de Commerce, mise gracieusement à sa disposition par le Président : M. Magdelénat.

Deux jeunes filles de la ville, en costumes éclatants et miroitants de Cracovie et de Lowicz, mettaient une note gaie dans la salle sombre.

Parmi les projections sur l'écran nous notons celles sur la Poméranie, Gdynia et la mer.

On a pu voir tour à tour : le plan du port; les travaux en cours; la construction du môle, du port; le fonctionnement des dragues : excavatrices, suceuses; l'immersion de caissons (que l'on remplit de béton); l'avant-port, le brise-lames; le môle houiller; les ascenseurs colossaux des ponts, d'une portée dépassant 200 mètres; la verseuse des wagons portative, d'une force de 32 tonnes, etc...

Puis les nouvelles constructions : l'appareil frigorifique, immense édifice contenant 70 chambres; la décortiquerie du riz et l'huilerie (huile de linette); l'Office maritime; le Casino, à Kamienna-Gora; la Gare; l'Eglise; le bureau des Postes et des Télégraphes, le plus bel édifice du nouveau Gdynia.

Puis des vues contrastantes montrant : Gdynia en 1922, en 1926, en 1930; des vues de la mer; les stations balnéaires d'Orlowo, de Radlowo; quelques vaisseaux de la marine polonaise : le *Polonia*, grand transatlantique de 15.000 tonnes; le *Gdynia*, léger, élégant; le *Lwow*, navire-école; le *Katowice*, navire charbonnier; des fragments de la grande ligne ferrée Katowice-Gdynia, encore en construction dans sa partie centrale et destinée à drainer vers Gdynia tout l'effort commercial et industriel de la Pologne.

Gdynia est surtout un port d'exportation et les charbons de Silésie composent 9 % de son trafic. Ajoutons que, malgré le développement du port de Gdynia, le trafic de celui de Dantzig a quadruplé depuis la guerre et que celui de Gdynia a rejoint celui de Dantzig, alors que tous les ports de la Baltique accusent une diminution de leur trafic.

On vit aussi des sites de Pomérellie, aux lacs romantiques, l'usine électrique de Grudziadz, qui fournit le courant à toute la Pomérellie, et une série de très belles vues sur Poznan, ville de 230.000 habitants, où le caractère polonais a subsisté malgré les édifices allemands qui auraient pu lui donner un aspect germanique.

M. l'Intendant général Buffet, président du Groupe, en une causerie magistrale et pleine d'humour, fit l'histoire de l'amitié franco-polonaise et conclut à l'obligation d'une garde vigilante tant sur le Rhin que sur la Vistule. Sa causerie fut fréquemment interrompue par de vifs applaudissements.

Un film sur Varsovie a complété cette intéressante séance.

(Extrait de la presse locale.)

Une seconde séance a eu lieu, huit jours après. M. Buffet a exposé la question du « Couloir » et de la Haute-Silésie, devant un auditoire vivement intéressé.

Félicitons nos amis de Bourges, et en premier lieu, Mme Guyot, pour leur constante activité.

A Toulouse

Le 13 mars, après-midi, sous les auspices de la Société de géographie, M. Henri Begouen, Président des A. P. de Toulouse, parlait à l'hôtel d'Assézat de la Prusse-Orientale, de Dantzig et de Gdynia, qu'il a eu l'occasion de visiter en juillet dernier après les fêtes du troisième centenaire de l'Université estonienne de Tartu — autrefois Dorpat — auxquelles il venait d'assister en qualité de membre de la délégation scientifique et universitaire française.

Le rappel de cette commémoration solennelle est pour le conférencier l'occasion d'intéressantes considérations sur les pays baltes.

De là à Dantzig, la distance est courte, et bien que l'on traverse deux fois la frontière, allemande et polonaise, puis dantzikoise, il suffit, dit M. Begouen, de prendre un train omnibus, soumis aux différentes visites usuelles à toutes les frontières européennes, pour se rendre compte que les « tracasseries » dont a fait et continue de faire, du côté allemand surtout, tant de bruit, ont été singulièrement exagérées. Il faut tenir compte d'une mystique exacerbée, surtout depuis la journée nationaliste, là où un peu de bonne volonté réciproque suffirait le plus souvent à aplanir les difficultés. Il faut se souvenir aussi que, pour les Allemands, le fameux « corridor », ce n'est pas le passage étroit que suggère le mot, mais une véritable province peuplée d'une majorité constamment croissante de Polonais, la Poznanie, en somme, et divers territoires

adjacents, en un mot, le retour à l'ancienne frontière germano-russe et la remise en question de l'Europe orientale.

Quant à Dantzig, la vieille cité hanséatique, elle est foncièrement allemande, sinon quant aux faubourgs et au territoire extérieur, où les slaves — étiquetés « Kachoubes », mais de religion catholique et parlant un patois polonais — sont visiblement nombreux. C'est ce que reconnaissaient volontiers les guides Baedeker d'avant-guerre, en ajoutant que, devenue ville libre et unie à la couronne de Pologne en 1466, elle avait connu durant trois siècles une remarquable prospérité, dont témoignent les armoiries polonaises sur de nombreux monuments. M. Begouen rappelle que quand il eut été décidé de donner à la Pologne indépendante un accès à la mer, on refit de Dantzig une ville libre sous le contrôle de la S. D. N., non sans heurts et sans des incidents renouvelés, dont les plus récents sont d'hier. Là encore, on retrouve le conflit de la mystique nationaliste et de l'intérêt commercial, car la prospérité est indéniable, le trafic du port ayant passé de deux millions de tonnes en 1913, à plus de 8.500.000 en 1929.

C'est ce qui a amené la Pologne à créer à l'ouest, sur son propre territoire, le port de Gdynia, hier village de 600 pêcheurs, aujourd'hui ville de 30.000 habitants, en plein développement, avec un trafic portuaire de plus de 5 millions de tonnes en 1931, et à construire la grande ligne récemment inaugurée, de Katowice à Gdynia.

Illustrée de nombreuses et belles projections, la conférence de M. Begouen a été très applaudie.

(Extrait de la Presse locale.)

A Metz

Une journée d'Amitié franco-polonaise a eu lieu à Metz le 5 mars, organisée par les « Amis de la Pologne », dont M^e Gaudu est l'actif secrétaire-général, et par le Syndicat d'Initiative de Metz, sous le patronage de M. de Lechowski, Consul général à Strasbourg; M. Geay, préfet; le général de Vaulgrenant, gouverneur militaire, et M. Vantrin, maire de Metz.

Outre les réceptions et le banquet, une fête eut lieu à la salle Gérard, l'après-midi. Programme très copieux : musique militaire du 151^e R. I. sous la direction du capitaine Granger; morceaux de piano et de violon, exécutés par MM. Michel Lurie, et Gehl; chant, avec M. Stanislas Podgorski; film, commenté par M. Stephan Zaleski; chœur « Oswiata », dirigé par M. Musielak.

Une conférence fut donnée par notre éminent collaborateur, M. Bonfils-Lapouzade, qui incarne l'amitié franco-polonaise dans nos marches de l'Est. Devant une salle absolument comble, présenté par le général Brion, qui définit excellemment la tâche de compréhension mutuelle que s'est assignée la Société des « Amis de la Pologne », M. Bonfils-Lapouzade aborda enfin sa conférence par un magnifique éloge à la ville de Metz, qui fut chaleureusement applaudi. La partie la plus captivante de son intéressante causerie résida dans l'évocation brillante qu'il brossa des affinités franco-polonaises scellées à travers l'histoire dès l'an 1008, lorsque Boleslas-le-Grand demanda à l'abbaye de Cluny les Bénédictins français qui devaient achever l'évangélisation de la Pologne.

M. Bonfils-Lapouzade n'est pas moins éloquent pour montrer ce que les Polonais surent donner à la France, et à la France seule, depuis les funestes années 1772, 1793 et 1795, qui consacrèrent ces partages que Joseph de Maistre qualifia si bien de « péchés mortels de l'Europe ».

De vifs mouvements d'enthousiasme prouvèrent à M. Bonfils-Lapouzade que ses paroles ardentes avaient porté dans son sympathique auditoire; les applaudissements se firent tonnerre pour souligner sa conclusion : « l'alliance franco-polonaise est une garantie de paix, parce qu'une garantie de force ».

A Mancieulles

Une séance de cinéma a été organisée par M. Hanra, le sympathique directeur des Mines de Saint-Pierremont, avec les films des A. P. au cours de la fête annuelle de l'Association des Anciens Combattants. Séance très réussie, et fort goûtée du nombreux auditoire ouvrier, franco-polonais.

A l'Ecole des Mines

M. Gatineau, élève à l'Ecole des Mines, a donné à ses camarades, le 31 mars, une très intéressante causerie sur Czenstochowa, illustrée avec les films des A. P.

A Angers

Le Docteur Barot, continuant son apostolat, a parlé au Cinéma Palace, le 6 mars, à Angers, pour la Société de géographie, du problème du « Couloir ».

Sa conférence, très convaincante et très applaudie, fut illustrée par les projections des A. P.

A Paris

Le colonel Regnault a présenté à ses auditeurs, la Pologne de la Renaissance, en illustrant son intéressant exposé avec nos projections.

Pour avoir des correspondants polonais

adressez-vous à notre grand ami, Lucien Roquigny, Directeur de l'« Echo de Varsovie », rue Nowy Swiat, n° 7, Varsovie, Pologne.

Dons

Merci à Mlle Renée Bourdin, d'Auxerre, pour 11 ouvrages excellents, destinés aux Amis de la France à Czenstochowa.

Un voyage en Pologne pour les Ecoles Normales

Les « Amis de la Pologne » ont organisé, en 1932, un voyage en Pologne pour les élèves de l'Ecole Normale de Varzy (Nièvre).

Sur la demande de plusieurs Ecoles Normales, ils organisent un nouveau voyage pour l'été de 1933.

Ce voyage durera dix jours. L'itinéraire sera :

Poznan (par Berlin);

Gdynia, le plus grand port de la Baltique, créé de toutes pièces par la Pologne libérée;

Varsovie, la capitale;

Cracovie, la cité d'art et d'histoire;

Wieliczka et les mines de sel;

Les montagnes des Karpathes et Zakopane;

Katowice et la région industrielle de la Haute-Silésie.

Le voyage se fera au prix absolument exceptionnel de huit cent cinquante francs par personne (3^e classe de Paris à Paris).

Les Amis de la Pologne l'organiseront en accord avec le ministère polonais de l'Instruction Publique et l'Union des Chemins de Fer français.

La date du voyage sera fixée selon les convenances des Ecoles Normales. Il serait toutefois préférable de choisir la première quinzaine de septembre. C'est la plus belle saison en Pologne et, surtout, à ce moment-là, les classes polonaises sont rentrées et nos excursionnistes pourront être reçus par leurs camarades polonais.

Les Ecoles Normales qui auraient l'intention de profiter de notre offre sont priées d'écrire aux Amis de la Pologne le plus tôt possible.

Errata

Dans le numéro de mars des *Amis de la Pologne*, prière de lire, sous la reproduction des tableaux :

Jadwiga Pokrzywnicka, et Borowski.

UN VOYAGE EN POLOGNE EN 1933

Ceux de nos lecteurs qui désireraient visiter la Pologne par les soins des Amis de la Pologne sont priés de nous le faire savoir le plus tôt possible.

Si le nombre de voyageurs dépasse quinze personnes, nous serons heureux d'organiser l'excursion, comme les années précédentes, dans les meilleures conditions de confort et de prix.

On demande des correspondants

M. Joseph Wierzbicki, rue Sierkowskiego 12/2, Wilno (Pologne), étudiant, 18 ans, serait heureux de correspondre avec des camarades français.

De même, Mlle Marie Wojciechawska, Plac Orzeszko-
wej, 3 m 5 Wilno.

Mme Fétillieux, assistante sociale, 107 bis, boulevard Sault, Paris (XII^e), serait heureuse de correspondre avec une assistante sociale polonaise, catholique de préférence.

RECLAMATIONS

De trop nombreuses réclamations nous ont été adressées ces derniers mois par nos abonnés. Leurs numéros ne leur parviennent pas.

Or, nos bandes d'adresses sont établies avec des clichés et une machine spéciale. Imprimées ainsi automatiquement, il ne peut être question d'une négligence de nos services, si les numéros ne parviennent pas à nos abonnés.

Nous prions instamment tous ceux qui n'auraient pas reçu leurs numéros, le dernier jour du mois au plus tard de nous le signaler (exception faite pour ceux qui le reçoivent à l'étranger ou par l'intermédiaire d'un Comité). Le numéro manquant sera remplacé, et le dossier des réclamations sera transmis, chaque mois, à l'Administration des Postes.

Française, distinguée, professeur en retraite, souhaiterait passer été au pair dans famille polonaise, de préférence à Zakopane.

AVIS AUX CONFERENCIERS

Les Amis de la Pologne mettent gracieusement à la disposition de Mesdames et Messieurs les conférenciers une série de 40 films à images fixes « Ornak » sur la Pologne.

Ces films peuvent être présentés sur tous les appareils courants. Ils ont 35 mm. de largeur.

Chacun d'eux comporte 50 vues. Il est accompagné d'une notice.

Principaux sujets : Varsovie, Poznan, Léopol, Wilno, les Tatrys, les puits de pétrole, la Haute-Silésie, la forêt de Bialowiège, Czenstochowa, la peinture polonaise, les campagnes, la mer, Gdynia etc., etc.

CHEMINS DE FER DE L'EST ET D'ALSACE ET DE LORRAINE

Afin de faciliter l'accès du Markstein, la grande station de sports d'hiver des Vosges, une voiture directe de 1^{re} et 2^e classes sera incorporée les vendredis et samedis jusqu'au 31 mars 1933 au train express N° 39 partant de Paris à 22 heures. La voiture arrivera le lendemain à 7 h. 54 à Lautenbach où les voyageurs trouveront une correspondance automobile immédiate pour les Hôtels du Markstein. Le dimanche, la voiture directe partira de Lautenbach à 20 h. 58 pour arriver à Paris par train express N° 36 le lundi à 6 h. 45.

Les voyageurs pourront se procurer à Paris, au Bureau de renseignements de la gare de Paris-Est, à l'Agence des Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine, place St-Augustin, et à la Maison de France, 101, Avenue des Champs-Elysées, des billets de fin de semaine, à prix réduit pour Lautenbach, valables du vendredi (ou avant-veille de fête légale) à midi au mardi (ou surlendemain de fête légale) à midi.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Paris-Nord à Londres

1^o Services de jour.

Via Calais-Douvres. — Traversée maritime la plus courte. Service de luxe « Flèche d'Or » en correspondance avec le paquebot « Canterbury » mettant Londres à 6 h. 40 de Paris.

Via Boulogne-Folkestone. — Service quotidien avec l'Angleterre. Voie très fréquentée par les touristes venant passer le week-end sur les plages françaises.

2^o Service de nuit.

Via Dunkerque-Folkestone. — Service journalier (1) sur l'Angleterre via Folkestone. Ce service permet d'arriver le matin à Paris ou à Londres et d'en repartir le soir.

(1) Sauf la nuit du samedi au dimanche au départ de Dunkerque et la nuit du dimanche au lundi au départ de Folkestone.

COURS DE LANGUE POLONAISE.

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Le cours des Amis de la Pologne, à la Sorbonne, — Mademoiselle STROWSKA, professeur — peut nous être demandé. Le cours complet dactylographié est en voyé contre la modeste somme de 25 francs (destinée à couvrir les frais de polycopie).

Les cours ont lieu les vendredis à 8 heures du soir, salle de Chimie, à partir du 18 novembre. (Entrée: 1, rue Victor-Cousin). Ils sont gratuits.

LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS REPANDU DES JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.

WIARUS POLSKI

35, rue de château, 35

LILLE (Nord)

40 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERÇANTS!

CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les polonais.

Le « WIARUS POLSKI » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.



CHEMINS DE FER DE L'ETAT
ET DU SOUTHERN RAILWAY

Paris - Saint-Lazare à Londres

Le jour. — Le service rapide le plus agréable et le plus économique est celui de Dieppe-Newhaven (Restaurant à bord).

La nuit. — 1° Service le plus confortable, Le Havre-Southampton (3 fois par semaine dans chaque sens); 2° Service journalier rapide et économique Dieppe-Newhaven.

Toutes classes (chemin de fer et paquebot) par Dieppe-Newhaven 1^{re} et 2^e classes (paquebot) par Le Havre-Southampton. Compartiments-couchettes toutes classes de Paris-Dieppe et vice versa.

Se renseigner à la gare de Paris-St-Lazare (Bureau des Renseignements); au Bureau du Southern Railway, 13, rue Auber, à Paris.

SOCIETE FRANÇAISE DE LIBRAIRIE

« GEBETHNER ET WOLF »

123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI.

Ouvrages périodiques en toutes langues.

Les commandes, pour tous les pays, sont exécutées, par retour du courrier.

Sur demande, envoi, chaque mois, — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaises, françaises, polonaises, etc., classées par matières.

Compte P. K O.
Varsovie
Nr. 190-840

Postaux-Chèques
Paris
Nr. 776-84

Téléphone : Danton 04-42

Adresse Télégr. GEBOLFF-PARIS

L'Art Populaire Polonais

En vente aux « Amis de la Pologne » 16, rue Abbé-de-l'Epée, Paris (5^e).

Etoffes de Lowicz, à bandes multicolores, à partir de 20 fr. la pièce.

Etoffes de Wilno, en lin, ou lin et laine, inusables, dessins d'un très beau style.

Poupées en costumes nationaux, à 10, 15 et 60 fr. couple de Lowicz : 40 fr., couple de Cracovie : 40 fr. (chaque poupée séparément 25 fr.)

Rubans de Cracovie en soie brochée. Prix divers, de 5 à 12 fr. le mètre.

Joujoux, serpents 8 fr.; sifflets 2 fr. etc.

Papiers découpés de Lowicz, chaque composition : 8 fr.

Céramiques diverses, petits objets de 3 à 15 fr.

(Port en plus.)

On trouve aux Amis de la Pologne

DES CARTES POSTALES

Série de 12 vues, en noir : 1 fr.; de 10 vues en bistre : 1 fr. 50; de 7 vues en couleurs : 1 fr. 50. Nouvelles séries : 12 vues, 2 fr. 50; 8 vues : 1 fr. 50.

DES AFFICHES

Varsovie, le Wawel, Wilno, Goynia, Haute-Silésie : 10 fr. chacune.

DES IMAGES

Portrait équestre du Maréchal Pilsudski, par Szyk : 10 fr. La Vierge de l'Ostrobrama, fond or ou argent : 10 fr. et 5 fr. selon la grandeur.

UN ALBUM

« La Pologne immortelle » : 10 fr. Franco : 12 fr.

DES COUSSINS

en tissus de Lowicz à 25 fr. Brodés avec motifs de zakopane : 35 fr. (ajouter 3 fr. pour le port).

NOTRE INSIGNE

En émail blanc et rouge : 3 fr. Par poste recommandé : 3 fr 75.

DES PROJECTIONS

Sur les villes, les campagnes, l'industrie, l'histoire, l'art, etc.

Qu'avez-vous fait ?...

pour la cause polonaise ? Comment avez-vous aidé nos efforts ?

Avez-vous contribué à fonder un Comité régional d'Amis de la Pologne.

Avez-vous trouvé de nouveaux abonnés à la Revue ? Avez-vous fait connaître « Notre Pologne » aux écoliers ?

Avez-vous répandu nos publications ?

Avez-vous évité à nos bureaux dépense et travail en réglant votre abonnement dès le début de l'année, sans attendre un avis ?

Y avez-vous joint un don pour nos œuvres ?

Avez-vous souscrit pour le monument aux Volontaires polonais ?

Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

Un Livre définitif sur le Problème du « Corridor »

CASIMIR SMOGORZEWSKI : *La Poméranie Polonaise*, avec 40 cartes, dont 5 en couleurs et 40 illustrations hors-texte ; XVI + 462 pages in-8° ; Paris, Gebethner et Wolff, 1932. 45 francs.

Hymne National Polonais

M.M. ♩ = 118

la Po-lo-que n'est pas morte en-core, car nous sou-mes vi-vants!

C'est le cri-me qui nous l'a dé-ro-bé, nous le re-con-querirons!

Marche, marche, Dom-bro-wski, De l'É-ta-le à no-tre terre!

Nous i-rons re-voir la pa-trie Guide tes lé-gionnaires!

Marche, marche, Dom-bro-wski De l'É-ta-le à no-tre terre!

Nous i-rons re-voir la pa-trie! Guide tes lé-gionnaires!